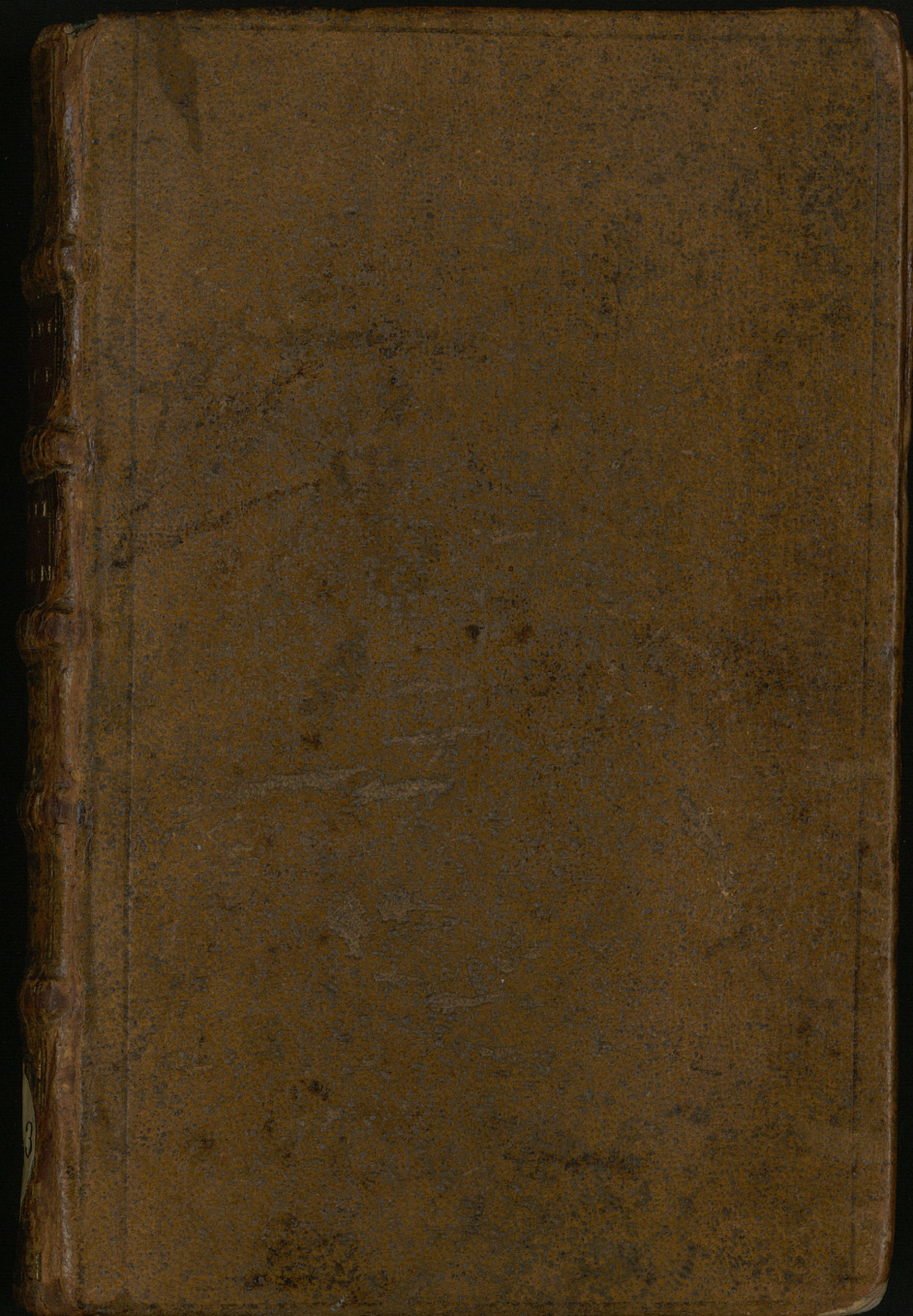
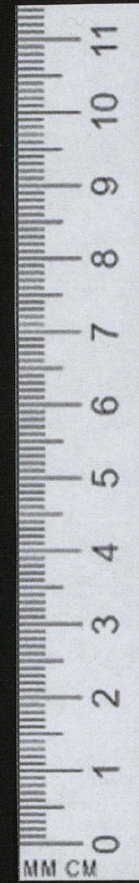


colorchecker CLASSIC



x-rite

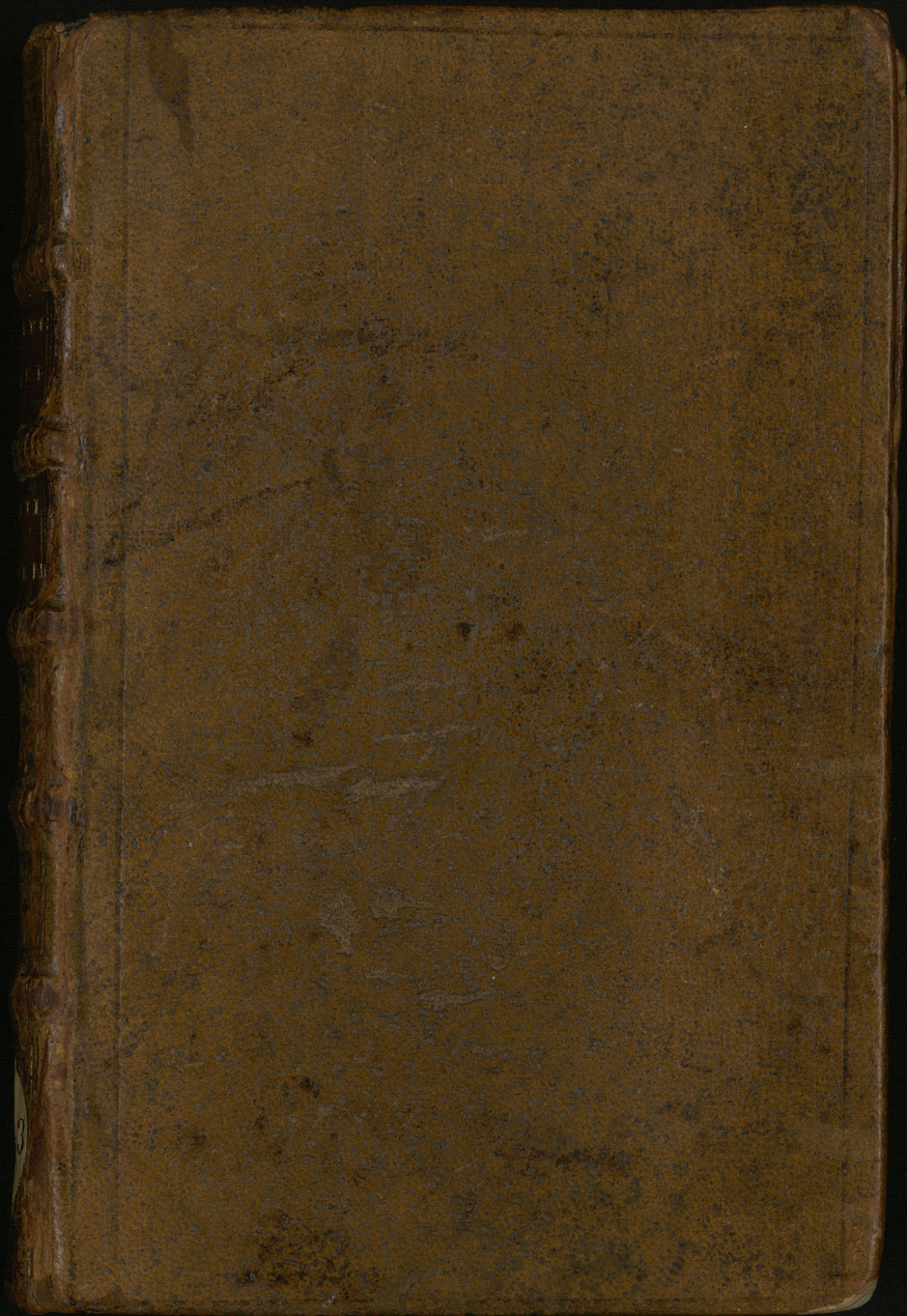
mm



DIVERRO
P. E. C.

BATAILL
DE
FONTEN

36713







Catalogue des Pièces qui composent
ce Volume écrites de Suite comme
elles sont dans La Table —

Louis XV. ode.

Vers sur la bataille de fontenoy
présentés au Roy par gros Jean
bedaut, et carillonneuo de la
paroisse de fontenoy.

La capitotade poëme ou tout ce
qu'on voudra 70^{eme} Edition.

Epitre au Roy par le sieur marquillier
de la paroisse de fontenoy.

Lettre du cheval pégare au sieur
de fontenoy.

Epitre de melle Jarotte Niece du
dit curé.

Neant sur la requeste du dit curé
son Vicaire &c.

avis Sinceres a m^r de Voltaire

Les conquestes du Roy ode a m^r de
Voltaire.


Le Poëme de Fontenoy 7.^e edition de
Monsieur de Voltaire par m^r
de L'Academie de Rouen

Discours Invert sur les bienemeuts
de l'année 1744.

Épître au Roy présentée A. S. M.
au camp devant Fribourg le 1.^{er}
Sept. 1744.

Ronde de table a la gloire de m^r
Le m^{al} de France.

ode au Roy suivie de rejouissances

Lettre d'un noble.  un noble
Venitien

Lettre d'un pair de Londres a
L'archevêque de Cantorbury.

Discours prononcé devant le
Roy dans la tente a
Montachin sous Courmayeur
par m^r de Camus S. w. L.
de la Cour des aydes.

Lettre du Roy a m^r d'arches.
de Paris.

Relation exacte & détaillée
envoyée a madame de . . .
par m^r de . . . major du
Regt de . . . contenant ce
qui s'est passé a la bataille
de Fontenoy.

13
LETTRES

D'UN PAIR

DE LA GRANDE BRETAGNE

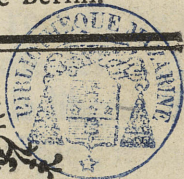
A MILORD,

ARCHEVEQUE DE CANTORBERI.

Sur l'état présent des Affaires de l'Europe.

TRADUITES DE L'ANGLAIS

Par le Chevalier EDWARD MELTON,
membre de la Société Royale de
Londres & de celle de Berlin.



A LONDRES,

Chez INNYS près l'Eglise S. Paul.

M. DC. XLV

LETTERES

D'UN PAIR

DE LA CHAMBRE DES SEIGNEURS

A MILORD,

MONSIEUR DE CAMBRIDGE

Sur le rapport de Monsieur de ...

.....

LES DOUTES DE LANGLOIS

Par Charles Howard, Maitre
de la Chambre du Roy de
Grande-Bretagne &c.

.....



A LONDRES,

chez Jeanne par l'Eglise St. Paul

M. DC. XLV

AVERTISSEMENT,*Du Traducteur.*

MA reconnoissance pour Milord , Archevêque de Cantorberi , ne m'a pas permis de lui refuser la traduction Françoisise de ces Lettres. A peine les eut-il reçûes, qu'il eut la bonté de me les communiquer : je pris la liberté de lui en demander copie , il me l'accorda avec son affabilité ordinaire ; il me fit même la grace de me prier (c'est-à-dire de m'ordonner) de les tra-

A ij

duire en François , langue moins énergique à la vérité ; mais plus généralement entendüe que l'Angloise. J'ai suivi exactement l'Original ; je n'ose me flatter néanmoins d'avoir conservé toute la force , toute la délicatesse , toute la vivacité qu'elles ont en notre Langue. C'est le malheureux sort des traductions. Mais si je vois que ces Lettres soient goûtées des Connoisseurs & des habiles Politiques , je les publierai volontiers telles qu'elles ont été écrites à ce sçavant Archevêque ; & si je puis obtenir la permission de nommer ce géné-

reux Compatriote , on verra que ses Ambassades en différentes Cours, l'ont mis en état d'en connoître l'intérieur. Il ne s'est pas contenté de figurer , avec la dignité convenable à un Ministre de la Grande Bretagne ; il s'est encore instruit par lui-même des intérêts & du caractère des Nations, qu'il a pratiquées , & qu'il a même examinées de près. Il a eu soin d'en faire la comparaison avec l'heureuse & sage constitution du gouvernement de la Grande Bretagne. Les Pairs du Royaume, qui , connoissent sa maniere vive & libre de s'ex-

pliquer dans les assemblées du Parlement , n'auront aucune peine à reconnoître son caractere , si l'on parvient à publier l'Original.

Je crois faire plaisir aux véritables Anglois de leur faire connoître de quelle maniere les François s'y prennent pour louer leur Roi. Ils verront par le discours de M. le Camus , Premier Président de la Cour des Aydes de Paris , la différence qui se trouye entre le caractere louangeur des François , & le génie moderé de notre Nation.

LETTRES

D'UN PAIR

DE LA GRANDE BRETAGNE,

A MILORD,

ARCHEVEQUE DE CANTORBERI.

*Sur l'état présent des Affaires de
de l'Europe.*

PREMIERE LETTRE.

VOUS venez, Milord, de
m'enfoncer le poignard dans
la sein : vous me donnez la mort
par la Relation de la Bataille du
A iiii

11. May , que vous m'envoyez.
 Si je ne connoissois pas exacte-
 ment la droiture & la sincérité du
 Commandant d'Ostende , de qui
 vous l'avez reçue , je la regarde-
 rois comme une piece suppolée par
 les François , qui cherchent tous
 les moyens de faire ressource
 d'honneur , pour soutenir leur
 gloire & leur vaine réputation. Je
 me confirmois dans cette pensée
 par la lecture même de la Gazette
 de Paris. Le Savetier qui la fait a
 l'effronterie de dire que les hauts
 Alliés conviennent qu'ils ont perdu
 5000. hommes tués ou blessés :
 aulieu que les Compileurs des
 Gazettes d'Amsterdam & d'U-
 trecht , tout chetifs & misérables
 qu'ils soient , ne font mention que
 de trois mille hommes ; & assurent
 que notre Armée s'est retirée en
 bon ordre. Nous verrons ce qu'en

dira le fanatique *Rouffet* dans son *Mercure historique & politique*. Mais je crains bien , & c'est ce qui m'afflige , que votre Relation ne soit véritable. J'en trouve la preuve dans la Lettre du Roi très-Chrétien à son Archevêque de Paris , que je viens de recevoir par la Poste de France. Ce Prince y marque que nous avons laissé sur le Champ de Bataille plus de 8000. hommes , & que nos troupes se sont retirées en desordre. Il ne parle pas des prisonniers, qui sont en grand nombre suivant plusieurs Relations ; & depuis peu de jours les Lettres particulieres de notre Armée en Flandres , ont mis toute notre Capitale en pleurs. J'y regrette moi-même mon ami le Général *Campbell* , qui est mort de ses blessures. Que *Sekendorf* ne s'est-il trouvé à cette armée des Fran-

çois ! Comme il aime beaucoup plus l'argent que l'honneur , dix mille pieces , & même bien moins lui auroient fait trahir & mettre en desordre l'Armée de France (1). Il nous auroit aussi utilement servi qu'il a fait le Prince Charles au passage du Rhin dans la basse Alsace , & au retour de la basse Alsace au-delà du Rhin,

Je suis , Milord , comme un désespéré en lisant la Lettre du Roi de France , à peine puis-je en soutenir la vue , je vous l'envoie avec votre Relation ; elle m'afflige trop pour la conserver parmi mes papiers. C'est avec le plus extreme chagrin que je remarque cette

(1) L'on vient de m'assurer que l'on avoit averti les Ministres du Roi de France des trahisons anciennes & modernes du Général Seckendorff. Mais apparemment que par égard pour l'Empereur , ils n'ont pas cru devoir agir contre cet indigne mercenaire.

sage modestie d'un Prince victorieux , qui donne néanmoins à un étranger , c'est-à-dire au Maréchal Comte de Saxe , tout l'honneur de la victoire. Nous sçavons cependant combien ce Roi s'est exposé , & que lui-même a ranimé ses troupes , qui fléchissoient & les a fait retourner au combat. Je viens d'apprendre d'un Jacobite que ce Prince passant l'Escaut, pour se rendre à son Armée, dit au *Duc de Noailles* , qui l'accompagnoit ; *Allons , Monsieur le Maréchal, allons servir d'Aides de Camp à Monsieur le Maréchal de Saxe.* Je ne puis vous exprimer le chagrin que je ressens de ne pouvoir trouver des défauts dans le Roi Tres-Christien. Faut il qu'un Anglois soit forcé de l'estimer ? On assure qu'il n'a pû s'empêcher d'admirer le courage de notre Nation.

Cela ne m'étonne pas , & je serois surpris qu'équitable comme il est il ne l'eût pas fait. Il sçait aussi rendre justice au Duc de Cumberland , de marquer dans sa Lettre l'activité de ce jeune Héros dans la disposition de son Armée. Il a même ordonné (2) que l'on prit des Anglois blessés le même soin que des François. Voilà , Milord , ce que n'auroit pas fait la Reine d'Hongrie.

Le caractère dur , cruel , intraitable de cette Princesse a réduit le Roi de France à la fâcheuse nécessité de lui déclarer la Guerre & de se mettre à la tête de ses Armées. Elle lui a fait prendre le

(2) J'ai sçu depuis peu de jours que le Duc de Cumberland ayant envoyé un Officier, pour prier le Roi de France de vouloir bien faire soigner les Anglois blessés , ce Roi répondit qu'il en avoit déjà donné l'ordre.

goût des conquêtes : il s'est accoutumé à fortir de Versailles ; c'est ce qu'il y avoit à craindre pour le reste de l'Europe. Croyez, qu'avec la grandeur d'ame qui paroît en lui , il trouvera autant d'Alliés qu'il y aura de Princes admirateurs de ses Vertus. Et par malheur il semble qu'il veuille élever le Dauphin son fils , dans le même goût. Nous devons , Milord , nous précautionner contre ce torrent ; il faut lui opposer une digue. C'est ce qui ne se peut faire que par l'élection d'un Empereur assez autorisé dans l'Empire pour pouvoir tenir cette juste balance , plutôt dans le corps Germanique que dans l'Europe. Dès que l'Allemagne sera jointe à la Grande Bretagne , elle deviendra invincible ; dès qu'elle sera bien unie sous un Chef qu'elle estimera , sous un Chef aussi cou-

rageux que bien faisant , & qui cherchera moins ses intérêts propres , que ceux de tout l'Empire , ne doutez pas que toute l'Europe ne soit tranquille : contez qu'elle jouira de la paix désirée par toutes les Puissances.

Je viens donc , Milord , à ce que vous exigez de moi. Vous me demandez mon sentiment sur le mérite des Sujets éligibles pour le Trône Impérial. Je le veux puisque vous le souhaitez : sans quoi je bornerois ici ma lettre , & me tiendrois dans le silence à ce sujet : nous avons parmi nous assez d'autres affaires aussi importantes , qui ne donnent que trop de matiere à nos réflexions & à nos entretiens.

Vous sçavez que depuis longtems l'on s'est mis dans l'usage de ne choisir pour cette Couronne qu'un Prince de l'Empire. Mais il

faut avouer qu'il y en a beaucoup plus qui la méritent, qu'il n'y en a qui soient en état d'en soutenir le poids avec la dignité convenable. Les Gens d'Eglise que l'on a vûs quelquefois décorés du Sceptre (3) Royal, sont exclus du Trône Impérial. Ainsi les trois Electeurs Ecclesiastiques, qui ont voix active,

(3) Pour peu que l'on soit versé dans l'Histoire, on voit un exemple singulier parmi les Polonois, qui demanderent pour Roi *Casimir I.* qui de Moine profès de Cluny, monta en 1041. sur le trône de Pologne, quoiqu'electif en quelque sorte. On sçait qu'après la défaite & la mort de Dom Sébastien Roi de Portugal, en 1578, le Cardinal *Henri*, quoique Prêtre de la Communion Romaine, fut reconnu Roi de Portugal, & regna deux ans. Le Cardinal *Charles de Bourbon* ne fut-il pas reconnu & proclamé Roi de France, par les plus zélés Catholiques Romains de ce Royaume? Et j'ai de ses monnoyes sous le nom de Charles X. Et nous-mêmes, n'avons-nous pas été à la veille au milieu du XVI siècle, de voir notre Couronne sur la tête du Cardinal *Polus*. Preuve que les Catholiques Romains ne croient pas le Sceptre royal incompatible avec leur Sacerdoce.

ne ſçauroient l'avoir paſſive ; c'eſt-à-dire , qu'ils ont droit d'élire , mais qu'ils ne peuvent être élus. Je crois cependant que Rome ne ſeroit point fâchée de voir cette Couronne ſur la tête d'un Prêtre , ou d'un de ſes Evêques ; ce ſeroit un prétexte au Pape pour y aspirer lui-même , & obtenir par là les deux premières dignités qui ſoient reconnues parmi les Catholiques Romains. Alors le Pape pourroit dire avec plus de vérité que ne fit jadis un Pontife Romain *Ego ſum Caſar & Pontifex.*

Il eſt fâcheux que le peu d'étendue des états de l'Electeur *Pa-latin* , ne lui permette pas de prétendre à la Couronne Impériale. Pour l'Electeur de *Baviere* , c'eſt un enfant , qui eſt encore à la baverre ; & dans les conjonctures préſentes il faut ſur le Trône Impé-
rial

rial un Prince qui soit majeur, & cet Electeur ne le fera vraisemblablement qu'à soixante ans. *Le Grand Duc de Florence* est précisément l'antipode des Rois de Pologne, de Prusse, & de Sardaigne, ainsi le caractère de ces trois Rois décide de celui de ce Prince; ils font avec lui un parfait contraste; il sert d'ombre pour mieux faire sortir les couleurs des tableaux de ces trois illustres Rois. Si par malheur pour l'Empire, il montoit sur cet Auguste Trône, la *Reine d'Hongrie* seroit Empereur, & le Grand Duc Impératrice: ainsi division cruelle qui se perpétueroit dans l'Empire. Cet Empereur femelle voudroit se vanger de tous ceux, qui ne lui auroient pas servilement & lâchement obeï, ou qui n'auroient point adopté ses fantaisies & ses caprices. d'un autre côté, Guerre perpé-

tuelle avec la plûpart des Etats voisins. Elle y a pris goût , parcequ'il ne lui en coute rien. Elle a le plaisir de nous ruiner de gayeté de cœur. Vous verriez renouveler sous son regne ces entreprises téméraires , par lesquelles la maison d'Autriche a mis tant de fois l'Empire à deux doigts de sa perte.

Et pour vous faire sentir ce que j'avance , j'irai , Milord , en rétrogradant d'une génération à l'autre. La Reine d'Hongrie est fille de l'Empereur Charles VI. qui a commis pour cette Princesse , des injustices qui ne seroient point tolérées entre particuliers. Il lui laisse des biens , qui ne sont point à lui , & dont il n'étoit qu'usufruitier. Il promet aux Ragotzki , dont l'Héritier manque aujourd'hui du nécessaire , de leur donner quelques Principautés en Allemagne ; l'a-

t-il exécuté ? Les Catalans se sacrifient pour lui ; ne les a-t-il point abandonnés à toute l'animosité & la vengeance du Roi d'Espagne, sans même faire la moindre démarche en leur faveur ? Il flatte les Hollandois nos facteurs de la suppression de la Compagnie d'Ostende, en conformité du Traité de Munster ; leur a-t-il tenu parole ? Elle-même l'a-t-elle fait depuis plus de quatre ans (4) qu'ils s'en plaignent ? Ils méritent à la vérité peu d'attention. Charles traite avec le Roi de France, qui le croit sincere & au moment fatal de sa mort, il s'engage dans un Traité contre ce Prince. L'Empereur cependant avoit quelque douceur, & des principes d'humanité. Il étoit dévot & re-

(4) On peut voir sur ces plaintes les Pieces & Négociations secretes, imprimées à Londres, l'année dernière 1744.

ligieux ; mais à l'Autrichienne ; c'est ainsi qu'il faut l'entendre. Tel étoit le pere , & telle est la fille.

Joseph frere aîné & prédécesseur de Charles avoit du génie , il ne manquoit pas de générosité. Il estimoit les Etrangers , en qui il voyoit briller des talens utiles ; mais il étoit fougueux & impétueux. Souvent il se possédoit si peu lui même , qu'il ne faisoit pas la moindre difficulté de sacrifier la vie (5) des hommes sur la plus légère fantaisie qui lui montoit à la tête. C'est le vice qu'en a retenu la Reine d'Hongrie. Elle a même adopté sa fureur contre la Maison

(5) On sçait la fatale aventure d'un Page, qui ayant amené à ce Prince un cheval, qui avoit un écrié plus long que l'autre, Joseph n'en fit pas à deux fois, & sans discours ni réprimande, il prend un de ses pistolets, le tire sur le Page, & le tue. C'est ce que j'ai appris dans mon voyage de Vienne.

de Baviere. Joseph pense à mettre au Ban de l'Empire l'Electeur Maximilien Emmanuel, à qui la Maison d'Autriche a de si grandes obligations; & il le fait contre les loix de l'Empire. L'Empereur Leopold auroit eu honte même d'y penser. Il sçavoit que cet Electeur avoit sacrifié pour la Reine de Hongrie, trente-deux millions de florins du Rhin, que son pere Ferdinand Marie, à force de neutralité, avoit eu beaucoup de peine à rassembler dans son trésor.

Leopold, ayeul de la Reine d'Hongrie auroit été un sage & vertueux particulier; mais il eut le malheur de monter sur le trône, & sa vertu en souffrit. Cependant, il faisoit volontiers le mal que d'in-

(5) Sur les sommes dépensées pour le service de la Maison d'Autriche, voyez le Manifeste de l'Electeur Maximilien Emmanuel. in-8° pag. 40.

fideles Ministres lui suggéroient pour soutenir son averfion contre les François, dont il déteftoit même jusqu'à la langue. Il n'avoit pas la force de réprimer leur impétuofité; au lieu que la Reine d'Hongrie fait le mal par inclination, & & par la pente naturelle qui l'y porte. Elle fe garde bien d'attendre alors la décifion de fes Confeillers; elle a foin de les prévenir.

Leopold, tout honnête homme qu'il parut, ne fut-il pas accusé d'avoir fait empoifonner fon petit fils le Prince Electoral de Baviere (7) parce qu'il étoit destiné à por-

(7) Voici ce que marque le feu Eleéteur de Baviere Maximilien Emmanuel, dans fon Manifefté, imprimé plusieurs fois, & notamment in-8^o à Bruxelles en 1705. *La Paix de Rijwick auroit été longue & durable, fi le Prince mon fils n'étoit mort 16 mois après qu'elle a étéignée. L'étoile fatale à tous ceux qui font obstacle à la grandeur de la Maifon d'Autriche, emporta ce jeune Prince. Il mourut d'une indisposition très légère, & qui l'avoit attaqué plusieurs fois, fans danger, avant qu'il fut*

ter la Couronne d'Espagne, que cet Empereur ambitionnoit pour l'Archiduc Charles, son second fils. Cependant, que d'obligations n'avoit pas Leopold à l'Electeur de Baviere, pere du jeune Prince : à peine le même Leopold est élu Empereur, qu'il commence par la plus horrible ingratitude pour les trois Electeurs Ecclésiastiques, & les obligea par d'imprudentes menaces, à faire une ligue avec le Roi de France (8) en 1658. Il leur devoit cependant la dignité Impériale, par les sages tempéramens que prirent ces Princes, pour donner lieu à Leopold d'atteindre (9)

destiné à porter la Couronne d'Espagne. Cet endroit toucha vivement Leopold, qui ne pût s'empêcher d'en écrire à l'Electeur, peu de jours après la célèbre journée d'Hochstet.

(8) Voyez les additions au Manifeste de Baviere in-8^o. 1705. p. 123.

(9) Leopold n'avoit pas encore 18 ans accomplis, qui est l'âge requis par la Bulle d'or.

l'âge requis par la Bulle d'Or. Telle est & telle sera l'impétueuse Reine d'Hongrie, si son mari parvient au Trône de l'Empire.

Enfin, les Histoires d'Allemagne sont remplies des mauvais traitemens, des infidélités, disons même des excès & des horreurs auxquelles se sont livrés Ferdinand II. & III. à l'égard des Electeurs (10) & des Princes qui les avoient le plus favorisés. Ne vous en étonnez pas, c'est le caractère qui distingue la Maison d'Autriche des autres puissances de l'Europe. Je pourrois remonter à Ferdinand I. à son frere Charlequint, à Maxi-

(10) Voyez Hippolitus à Lapide, ou Joachin-Transée *De Statu Imperii Romano Germanici*, in-4°. & in-12. & le Manifeste de Baviere, avec les additions qu'y a Jointes le Baron Frideric Karg, Grand Chancelier, & premier Ministre d'Etat du feu Electeur de Cologne, Joseph Clement de Baviere.

milien I. leur ayeul, & j'en rapporterois des traits également éclatans & injurieux à l'humanité. Cette Maison est la vipere qui déchire le sein qui l'a porté. Elle tient cet horrible vice de son Chef Rodolphe d'Habsbourg, qui de Domestique d'Ottocare (11) Roi de Bohême, devint son plus cruel ennemi, dès que Rodolphe fut monté en 1273. sur le Trône Impérial.

Les tems de libertés, si desirés par les Princes Allemands, sont enfin arrivés: ces Princes sont trop prudens pour rentrer dans l'esclavage dont ils se voyent si heureusement délivrés. L'Histoire d'Allemagne vous a fait connoître, Mylord, les décrets si sages du Corps

(11) Voyez à ce sujet Eneas Sylvius (c'est-à-dire le Pape Pie II.) in *Historia Bohemica*, où il parle très-mal de l'ingratitude de Rodolphe d'Habsbourg, Chef de la maison d'Autriche, à l'égard du Roi de Bohême Ottocare.

Germanique. A peine la Maison d'Autriche, toujours entreprenante, toujours ambitieuse, fut montée sur le trône Impérial, qu'elle suscita des Guerres intestines pour se conserver cette Couronne. Les anciens Princes de cette Nation, du moins aussi généreux que ceux qui gouvernent aujourd'hui, ne prévoyoient que trop ce qui devoit arriver dans la suite. C'est ce qui les porta à publier sous Louis de Baviere une Loi *qui défendoit d'élever à l'avenir à la dignité Impériale aucun Prince de la Maison d'Autriche*; Loi qui fut renouvelée sous l'Empereur Charles IV. en 1362. & l'original de cette dernière se garde aujourd'hui précieusement à Nuremberg, célèbre ville Impériale. Ce reglement si sage fut religieusement observé pendant cent années, depuis 1337

Jusqu'en 1438. Mais la fatalité de l'Empire, voulut que Sigismond, dernier Empereur de la Maison de Luxembourg, Prince vertueux & modéré, eut la foiblesse de recommander aux Etats de l'Empire Albert d'Autriche son gendre, pour le placer sur le trône Impérial. Il y monta donc en 1438. & depuis ce tems la Maison d'Autriche s'y est maintenue, & y a commis tous les excès qu'elle a pû imaginer pour affoiblir, pour subjuguier, pour anéantir même l'illustre République, qui a eu le malheur de les avoir pour Chef.

La Noblesse de Pologne toujours prudente, toujours attentive sur sa liberté, & sur le choix des Sujets qu'elle met à la tête de son Gouvernement, s'est comportée plus sagement, & l'on assure, que par une loi qu'on ne sçauroit trop louer

& qu'elle a beaucoup mieux exécutée que le Corps Germanique :

Mani- Elle a déclaré infame toute personne
este de
Bavie. *de la Nation qui oseroit proposer un*
re. p. *Prince de la Maison d'Autriche, ou*
110. *lui donner sa voix pour être Roi. Et*
 jamais les Polonois n'ont hazardé de prendre un Chef dans cette Maison ; quelques-uns néanmoins y ont prétendu même en 1573. mais ils ont été unanimement rejetés. La servitude où l'Allemagne s'est presque vû réduite, les a confirmés dans la sage résolution, qu'ils ont prise contre ces Princes.

L'Empire Romano-Germanique rendu présentement à lui-même, auroit-il assez peu de courage pour mettre à leur tête une Princesse restée de la Maison d'Autriche, qui ne se distingue que par des cruautés, & des inhumanités inouïes entre les Princes Chrétiens, au

lieu qu'on ne sçauroit s'empêcher de louer & d'admirer la douceur de la Nation Britannique à l'égard des François, qui se font d'eux-mêmes déclarés nos ennemis. Messieurs de Belle-isle en fournissent une preuve. Ils sont aujourd'hui chez nous, regardés comme nos prisonniers par les loix de la Guerre; & nous les traitons en amis. Ils ont trop d'équité pour se plaindre de la maniere polie, avec laquelle nous en usons à leur égard. Nous sçavons vaincre & atterrer, nous sçavons même humilier des ennemis armés, qui prétendent follement nous résister; mais dès qu'ils ont posé les armes, nous cherchons à dissiper leurs chagrins, nous avons soin de leur faire oublier leurs peines, nous les aimons quand ils se rendent aimables, nous les considérons quand leurs talens

& leur mérite demandent notre considération : nous ne faisons rien sans une juste raison. Ce n'est pas ce que fait la Reine d'Hongrie, l'homme desarmé, blessé, malade, mourant même, qui demande, qui implore par sa triste situation le secours de l'Humanité, tout lui est également odieux ; tout est pour elle aussi ennemi que celui qui tient encore les armes à la main. Est-il rien de si opposé aux droits que la nature inspire ? Il est gravé dans le cœur de l'homme de compatir au malheureux & à celui qui souffre, ou qui est dans la peine.

Sur tout ce que je viens de vous détailler, Milord, prévoyez vous-même ce qui arriveroit à l'Empire, sous ce phantôme de la Maison d'Autriche, qui renaît avec plus d'aigreur & d'emportement qu'elle n'en avoit sous les regnes préce-

dens. Tirez-en les conséquences les plus naturelles. La Reine de Hongrie a rassemblé en elle toutes les duretés, les injustices, les ingrattitudes, dont je ne vous ai fait qu'un léger crayon; ainsi, le plus sûr, & pour nous & pour l'Empire est d'exclure cette Reine du trône Impérial. Il y a trop à risquer pour nous, & trop peu à espérer. Et si cette Princesse avoit la témérité de s'en plaindre, il seroit facile de lui fermer la bouche, en lui marquant que l'Empire n'étant point héréditaire, il est juste de le faire circuler sur la tête des différens Princes, & que quand cette couronne aura été dans chacune des grandes Maisons de l'Empire, aussi longtems qu'elle a été dans la Maison d'Autriche, alors on verra ce qui conviendra le mieux pour le bien & la félicité de l'Allemagne.

Ne croyez pas , Milord , que je parle ici par aucun principe d'animosité ; j'aime le courage partout où je le trouve , & si j'avois à être prévenu ce seroit en faveur de celui de la Reine d'Hongrie, j'aurois tout lieu , comme notre illustre aliée , de plaider pour elle dans les Assemblées du Parlement. Je l'ai vue jeune à la Cour de Vienne , & lui ai présenté mes respects. J'ai été très-favorablement reçu à la Cour de l'Empereur son pere. Je ne lui dispute , ni ses titres , ni ses Principautés. Comme elle n'a aucune autorité sur ma personne , ni sur mes biens , je n'ai pas lieu de la craindre , je cherche au contraire les moyens de la pouvoir estimer ; mais je n'en puis venir à bout. Je respecte , j'aime si l'on veut sa personne , & si j'étois à Vienne , je lui ferois volontiers ma Cour comme

me

me beaucoup d'autres , & je me flatte que sans faire des bassesses , dont une ame Angloise n'est point capable , je m'en ferois considérer. Mais je hai son caractere contraire aux droits de l'humanité: Je suis révolté contre ses injustices : Je ne puis souffrir le génie double & trompeur d'une Princesse , qui ne veut tenir aucune parole , qui ne reconnoît point la foi des Traités , qui dénie le soir ce qu'elle vient d'accorder le matin. C'est contre ses défauts , & non contre sa personne , que je me récrie dans les Assemblées du Parlement. J'ai l'honneur d'être l'un des Pairs de la Grande-Bretagne , & je maintiendrai jusqu'à la mort l'honneur de la Nation Britannique ; mais ce sera toujours par des voyes justes & légitimes ; telles même que je pourrois les avouer devant toute

l'Europe assemblée. C'est sur ce ton, vous ne l'ignorez pas, que je suis connu dans ma chere Patrie, pour la liberté de laquelle mes Ancêtres ont souffert, & pour laquelle je ferai gloire de me sacrifier moi-même.

Je continue, Milord, à vous déclarer ma pensée sur les sujets éligibles; le *Roy de Suede*, chef de la Maison de Hesse, & le Duc de *Wirtemberg*, ne sont point par eux-mêmes assez grands terriens pour soutenir avec dignité tout le poids de la Couronne Impériale. Le Duc d'*Hanovre*, notre Roy, épuiserait nos finances, qui sont déjà dans un grand desordre; il nous ruinerait entierement, il feroit jouer tant de ressorts, qu'il trouveroit moyen de faire passer tout notre or dans son Electorat, dont il aime les sujets beaucoup plus qu'il ne nous

considere, il nous regarde comme un pays de conquête, qu'il est bon de tourmenter, d'épuiser, d'affoiblir, pour en être maître plus facilement. Il ne s'imagine point avoir assés d'autorité sur nous. Mais il doit sçavoir que le Corps de la Nation n'a pas moins de pouvoir que lui, & qu'il ne peut rien que par nous. Nous sommes des membres fideles de l'état, & nous ne sommes pas les vils esclaves d'un Roi, tel qu'il puisse être. Ce que son pere & lui ont transporté d'or & d'argent hors de l'Angleterre, vous doit faire juger de ce qu'il en feroit sortir, s'il montoit sur le Trône Impérial.

Je viens donc aux seuls membres, que je crois capables d'être mis à la tête de l'Empire. Le *Roi de Pologne* devoit y avoir beaucoup de part. J'ai connu ce Prince dans

mes voyages , ainsi , longtems avant qu'il fut Roi de Pologne : j'ai toujours remarqué en lui un caractere liant & sociable , une imagination réglée , un esprit raisonnable. Né vertueux , il a de la douceur dans les mœurs , il est rempli des sentimens d'humanité qui conviennent au Trône. Son application à gouverner ses Etats héréditaires , avec autant de prudence que ceux qu'il a obtenus par le choix de la Noblesse Polonoise , le rend digne de l'Empire , qu'il conduiroit en pere , & non en maitre ; il chercheroit à se distinguer cette sage & louable modération , que l'on a toujours remarquée dans les Princes de son nom , & que jamais l'on n'a trouvée dans ceux de la Maison d'Autriche. On ne pourroit s'empêcher de l'aimer. Mais je craindrois fort que n'ayant

point paru à la tête des Armées ;
 il ne manqua de cette fermeté nécessaire dans le Gouvernement de l'illustre République , dont il est un des principaux membres , & qu'il fut peut-être moins en état de se faire respecter d'une nation aussi belliqueuse que celle de l'Empire d'Allemagne. *Charles VI.* dernier Empereur de la Maison d'Autriche a donné en Espagne des marques de son courage. *Joseph* son frere & son prédécesseur s'est présenté de bonne grace dans les occasions, où il s'est trouvé : & c'est ce qu'il faut à l'Empire. Car, ne vous imaginez pas que l'Empereur soit le maître du Corps Germanique : il n'en est que le premier membre ; membre même que l'on peut retrancher impunément , dès qu'il manque aux Loix de l'Empire & à la Capitulation , c'est-à-dire , aux articles du

Contract qu'il a fait avec les Electeurs. Il est proprement général des troupes de l'Empire, & représente assez bien ce que les Romains nommoient *Imperator*. Aussi comme Empereur, il n'a aucun territoire en propre. Il est soudoyé par tous les États pour les conduire à la Guerre, & il a comme Chef beaucoup moins de pouvoir dans l'Empire, que chaque Electeur ou Prince en a dans ses propres États.

Mais peut-être trouverions-nous mieux notre compte dans l'élection du *Roy de Prusse*. C'est un Prince puissant, dont la Communion s'accorde en tout avec la nôtre. Il a des lumieres acquises plus même qu'il ne s'en trouve ordinairement sur le Trône. La disgrâce où il a été quelque tems auprès du Roi son pere, n'a fait qu'augmenter sa prudence naturelle. Informé mieux

qu'aucun autre des véritables intérêts de l'Empire & de l'Europe ; il aime la patrie , & sçait s'en faire sagement respecter. Il agit moins pour lui-même que pour les autres. la gloire est son objet , & il n'a d'autre but que l'avantage des Princes ses Compatriotes , & des peuples qui leur sont soumis. Ses Troupes toujours bien entretenues sont exactement disciplinées. Il peut même par ses richesses , & l'étendue de ses Etats les augmenter facilement & les soutenir par lui-même , & loin d'être à charge aux Puissances maritimes , il pourroit les aider & les secourir. L'Electeur notre Roi pourroit-il raisonnablement refuser de s'attacher un aussi grand Prince , que nous connoissons moins impérieux , & plus liant que la pétulante Reine d'Hongrie. Il gouverneroit avec autant de sagesse que de

dignité. Il travaille utilement dans les Conseils, dont il est l'ame; comme il se conduit glorieusement à la tête des Armées dont il est seul le mobile. Ses Ministres & ses Généraux exactement subordonnés à ses vûes, ne sont ni si avides, ni si altérés que ceux de cette Reine, que l'on ne sçauroit assouvir. Sa maison est puissamment établie dans toute l'Allemagne, & fera gloire de joindre ses forces à celles de ce grand Prince. Elle n'y est pas même exposée à la jalousie que l'on a justement conçue contre la Maison d'Autriche; jalousie qui continue encore aujourd'hui avec raison contre le fantôme qui nous en reste. Les forces de la Nation Britannique, réunies à celles de ce puissant Monarque, en feront un très-puissant Empereur, qui maintiendrait avec une sage modération l'équili-

bre , non-seulement dans le Corps Germanique , mais même dans le reste de l'Europe , à laquelle il peut seul avec notre secours , rendre sa première tranquillité.

Je sçai , Milord , ce que diront les Catholiques Romains ; que le Roi de Prusse n'étant pas de leur Communion , il ne sçauroit monter sur le trône Impérial. Mais où ont-ils puisé cette maxime , sinon dans l'Evangile de Rome , qui veut dominer dans tout l'Univers , soit par elle-même , soit par ses émissaires ? Les trois Religions , la Réformée, la Protestante & la Catholique Romaine , ne sont-elles également admises dans l'Allemagne par les Traités de Westphalie & Riswick. L'Electeur Palatin , autrefois Catholique , a-t-il perdu son Electorat , lorsqu'il embrassa la Réforme au XVI. Siècle , ou lorsque

sur la fin du XVII. la branche Catholique a succédé à un Prince Réformé. Les deux derniers Rois de Pologne n'ont ils pas conservé leur Electorat après avoir embrassé la Communion de Rome, quoique depuis deux cens ans leurs Ancêtres fussent de la Communion Protestante ? La Bulle d'or n'y est pas contraire. Il est vrai qu'elle fut dressée avant la Réforme. Et pourquoy ne pas renouveler le plan qu'avoit formé le feu Roi de Suede Charles XII. d'introduire dans l'Empire l'alternative d'un Empereur Protestant & d'un Catholique ? On l'a bien fait pour l'Evêché d'Os nabrug : y a-t-il moins d'inconvenien pour l'un que pour l'autre ? La Grande Bretagne est seule capable de former ce projet si utile & si raisonnable. Par là nous ferions connoître que nous sommes tous

Chrétiens , & qu'il ne faut point admettre ces distinctions arbitraires d'une Communion à l'autre , distinctions uniquement introduites par l'esprit de domination & de partialité. C'est à quoi nous devons tendre pour le bien de l'Allemagne & de toute l'Europe.

Enfin , Milord , je trouve encore un autre Prince , qui mérite de monter sur le Trône Impérial ; c'est le *Roy de Sardaigne*. Les Catholiques Romains n'auroient rien à lui opposer. Outre sa Religion , qui est la même que celle de Rome , on sçait que son courage est comparable à celui des anciens Héros , & par là il est digne des plus grands éloges. Il est général à la tête d'une Armée , Ministre habile cans les Conseils , grand politique dans la conduite d'une négociation ; généreux pour les Etrangers , affa-

ble dans son domestique ; facile pour ses inférieurs , compatissant pour les malheureux : mais juste & sévère contre les gens inquiets & indociles ; inflexible pour les orgueilleux il demande une sage & raisonnable obéissance de ses Sujets ; mais il est ennemi d'une lâche & basse servitude. Pere & protecteur d'un peuple qu'il aime , & dont il est aimé, il est l'admiration de toute l'Europe ; enfin, pour le peindre en deux mots , c'est un véritable Roi. Il honore le Trône , & s'est rendu digne d'être un grand Empereur. fortifions notre alliance par celle d'un Prince aussi estimable. Et si l'absence actuelle de notre Roi nous empêche de lui présenter une Adresse , pour l'engager à donner son suffrage au Roi de Sardaigne , pour l'élever à la dignité impériale , cherchons du moins à l'y

déterminer par nos sollicitations parculieres.

On ne sçauroit dire que n'étant pas né dans l'Allemagne, il lui manque une des qualités que l'on prétend aujourd'hui nécessaire pour arriver à cette auguste dignité. Ne sçait-on pas, qu'avant & après la Bulle d'or les Electeurs ont appellés à l'Empire des Princes Etrangers. Tels furent Richard d'Angleterre, Alphonse X. Roi de Castille au XIII. siècle. Il est vrai que ni l'un ni l'autre ne se souciât point d'aller prendre possession de ce Trône, mais tous deux ne laisserent pas d'y être appellés. L'Empire fut offert à Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, étranger à l'Empire. Et François I. Roi de France, n'eut-il pas quelques voix, sans que les Electeurs lui opposassent sa qualité d'étran-

ger. Charles - Quint étoit né à Gand , Capitale du Comté de Flandres , Fief de la Couronne de France , comme Ferdinand I. tige de la branche d'Autriche Allemande , nâquit lui-même à Medina en Espagne & y fut élevé. Ainsi ce seroit un vain prétexte pour en exclure un aussi grand Prince , capable de porter dignement cette Couronne.

Mais ignore-t'on que la Maison de Savoye se dit une branche de l'ancienne Maison de Saxe , & par conséquent d'origine Allemande ; & le Roi de Sardaigne , comme Vicaire de l'Empire en Italie , n'est-il pas membre de cet illustre Corps , comme les Electeurs de Saxe , de Baviere & Palatin le sont en Allemagne , chacun dans son district ?

Ignore-t'on qu'Amé ou Ame-

dée III. de Savoye fut fait Comte de l'Empire par l'Empereur Henry IV. au commencement du XII. siècle ? L'Empereur Frédéric II. créa Thomas I. Comte de Savoye, Vicaire de l'Empire au commencement du XIII. siècle, plus de cent ans avant la Bulle d'or. Amedée V. fut créé Prince de l'Empire, lui & ses Successeurs en 1310. par l'Empereur Henri VII. & le même Vicariat de l'Empire en Italie fut confirmé l'an 1531. par l'Empereur Charles-Quint ; en faveur de la Maison de Savoye, ainsi près de 200 ans après la Bulle d'or. Pourroit-on après tant de titres regarder le Roi de Sardaigne comme étranger dans l'Empire, lui qui en possède une des plus augustes dignités ?

Ce que je dis ici au sujet du Roi de Sardaigne n'est pas sans exem-

ple , puisque Charles Emmanuel Duc de Savoye se mit en 1619. au rang des Candidats aspirans à l'Empire , après la mort de l'Empereur Matthias. Mais la brigade de Ferdinand II. cousin de Matthias , l'emporta sur ses Compétiteurs. Je puis vous assurer que si j'avois l'honneur d'être du nombre des Electeurs , je lui donnerois volontiers ma voix ; je solliciterois même en sa faveur ; j'ajouterois seulement une condition dans sa capitulation , qui seroit de demeurer au moins trois mois dans une Ville Imperiale , telle qu'Augsbourg , Ratisbonne ou quelque autre à portée des Etats de ce Prince.

Il ne vous est pas difficile , Mylord , de voir quel est mon sentiment sur l'élection prochaine ; d'abord point de Marie - Therese
Walpurge

Walpurge pour Empereur, point de François-Etienne de Lorraine pour Impératrice ; mais ou le Roi de Prusse, ou le Roi de Sardaigne : telle est ma pensée ; marquez-moi, je vous prie, la vôtre ; peut-être que de nos deux sentimens réunis, pourroit-il en naître un troisième très-utile à la Patrie, dont vous êtes un des principaux Membres ; & pour le bien de laquelle vous n'êtes pas moins zélé que moi. Je suis avec respect, &c.

De Londres, ce. 1. Juillet 1745.



SECONDE LETTRE.

IL faut avouer, Mylord, que nous nous sommes étrangement abusés. Notre animosité contre la France & contre les François nous conduit insensiblement à nôtre perte. Nos papiers & nos gazettes ont beau nous flatter, nous sommes arrivés au période de notre fortune, nous ne ferons plus dorénavant que décheoir de notre ancienne grandeur. Nous cherchons à détruire une Puissance, que tous les efforts de l'Europe n'ont pû affoiblir depuis plus de deux siècles. Loin de l'abbattre, nous avons vû avec le plus extrême chagrin qu'Elle a étendu les limites de ses États, augmenté aux dépens de

ses Voisins , le nombre de ses Provinces : une bataille perdue a été récompensée chez Elle par trois ou quatre victoires , & par la prise de plusieurs Villes. L'Artois ; la Flandres , le Haynaut , l'Alsace , la Franche Comté conquise , l'Espagne même soumise à la Maison de Bourbon : ce sont là des effets de l'ascendant , que Louis XIV. avoit sur tous ses ennemis ; & notre Heros , le Roi Guillaume , étoit si frappé de cet ascendant , que livrer une bataille aux François & la perdre , étoit pour lui la même chose. Etoit-il battu , il falloit que l'Electeur Maximilien-Emmanuel de Baviere , le consolât & le rappellât même à la vie. C'est ce que j'ai appris de ce grand Prince , c'est-à dire , de l'Electeur.

Le Roi Louis XV. va malheu-

reusement pour nous sur les mêmes traces que son Bisayeul ; il vient de commander à une Bataille, ce que n'avoit jamais fait Louis XIV. Malgré son caractère généreux & désintéressé, il a dans la dernière guerre acquis la Lorraine, après laquelle ses Prédécesseurs couroient depuis plus de 800 ans. Et pour comble de malheur il a réuni depuis peu de jours la dernière des Villes de barriere, que le feu Roi Louis XIV. avoit sacrifié pour le bien de la paix & pour conserver la Couronne d'Espagne sur la tête de son petit-fils. Accordez, Mylord, accordez donc qu'il est impossible d'abbattre cette Puissance, tant que l'on y verra subsister cet accord mutuel entre le Roi & le peuple François ; accord que l'on ne trouve en aucune autre Nation. Vous sçavez com-

bien nous sommes divisés parmi
 nous, les Wighs toujours inquiets,
 & les prudens Toris, les pacifi-
 ques Anglicans & les indociles
 Presbyteriens, les Royalistes Ha-
 novriens, & les Stuarto-Jacobites,
 sans parler des Catholiques Ro-
 mains d'Irlande; ce sont là autant
 de partis qui nous déchirent beau-
 coup plus, que nous ne cherchons
 à déchirer les François. Les inté-
 rêts différens qui partagent au-
 jourd'hui l'Empire d'Allemagne, y
 forment autant de factions, qu'il
 y a de Princes & de principautés.
 Nos valets les Hollandois sont-ils
 plus unis? Vous sçavez par des
 écrits publics à quel point ces Ré-
 publicains sont divisés, je ne dis
 pas de Province à Province; mais
 même de ville à ville; les plus
 raisonnables demandent la paix,
 & les plus fougueux déterminent

à la guerre , moins pour l'intérêt commun que pour leur intérêt particulier ; puisque de quatre vingt mille hommes que l'Etat des Provinces compte Soudoier , il ne s'en trouve pas cinquante mille effectifs. Où va donc la solde des trente mille hommes restans , sinon dans la bourse de ces impétueux Bourgeois militaires ?

Qu'espérons-nous des sommes immenses que nous transportons hors de la patrie ? Nous n'avons pas chez nous 400 millions de florins (1) en espèces monnoyées, & nous en avons déjà fait sortir plus de 200 millions , dont nous enrichissons l'Allemagne & les Pays-Bas. Je sçai qu'il n'en est pas moins sorti de la France : mais il y a dans ce Royaume plus de trois

(1) C'est ce qu'on peut voir dans l'Etat de la Grande-Bretagne des dernières éditions.

milliards de valeur effective (1).
Ainsi les François n'ont pas en-
core envoyé au-dehors la quin-
zième partie de leur argent mon-

(1) Des gens bien instruits des affaires de France, m'ont assuré que dans la refonte des Espèces du Royaume de France en 1689, sous le Contrôleur Général Claude Pelletier, il avoit passé dans les différentes Monnoyes de cette Couronne plus de 900 millions; & l'on assure qu'il y a eu un tiers des espèces, qui ne furent point alors réformées; ce qui fait près de 1400. millions; & l'on sçait que dans la Guerre d'Espagne de 1701. il est entré d'Espagne en France autant d'or & d'argent qu'il y en avoit alors dans ce Royaume. Outre cela le système des Finances de 1719., & la Compagnie des Indes de France y en a fait venir encore autant du Pays Etranger, c'est-à-dire de la Grande-Bretagne, d'Hollande, d'Allemagne & d'Italie, tant les produits imaginaires de cette Compagnie nous avoient tous séduits. Leur système des finances, qui a ruiné beaucoup de Particuliers de ce Royaume, n'a fait aucun tort à l'Etat, parce que ce sont d'autres François qui se sont enrichis. Au lieu que tout l'argent que nous y avons envoyé n'en est pas sorti, par l'industrie du ministre de France, qui depuis ce tems-là tient ses espèces une fois plus haut qu'elles ne sont parmi nous.

noyé, dans le tems que nous nous sommes dépouillés de la moitié du nôtre. La France même a une ressource qui nous manque ; on y trouve beaucoup plus de vaisselle d'argent & de bijoux d'or qu'il n'y a d'espèces. Tel particulier n'a pas chez lui cent livres sterlings qui a pour sept ou huit cens pièces de vaisselle & de bijoux ; & ceci est général. Je ne compte pas même l'argenterie de leurs Eglises, à laquelle il ne leur est permis de toucher que pour le soulagement des pauvres.

Il s'en faut bien, Mylord, que cela soit ainsi parmi nous. Il est vrai que nos billets suppléent à l'espèce qui nous manque. Mais nous envoyons nos matières aux Etrangers, & le papier nous reste ; & ce papier est une richesse purement imaginaire. Il faut pour en

soutenir le crédit que la valeur effective soit proportionnée au papier, autrement plus de moyens de faciliter la circulation de nos billets; plus d'espérance de nous soutenir avec honneur; je crains fort qu'il n'en faille venir à une banqueroute générale.

Si nous avions un Roi Guillaume, il trouveroit moyen, comme il fit après la paix de Ryswick, (1) de rétablir nos finances: mais

(1) C'est un fait connu de nous tous, qu'après la paix de Ryswick en 1697. le désordre étoit si grand dans les finances, & les monnoyes de la Grande-Bretagne, que les espèces rognées par les Billoneurs, n'avoient plus cours dans le Public, & se trouvoient refusées par les Marchands & les Commerçans. Nous allions tomber dans un malheur plus fatal que celui de la guerre, dont nous étions échappés par la paix. L'incomparable Roi Guillaume, Prince à qui nous devons notre liberté, prit la résolution de réformer toutes les espèces, surtout celles d'or plus altérées que les autres. Mais il ne voulut pas que les Particuliers en souffrissent, l'Etat seul

il y a long-tems que ces heureux tems sont passés, & je ne compte pas que ni vous ni moi les voyons revenir ; Ce bonheur est réservé à nos petits neveux. Le Roi suit le même plan que son pere ; il met tous ses soins & toute son industrie à faire sortir nos espèces du Royaume, & ne s'applique point à en faire entrer.

Je sçai que pour nous indemnifer de nos folles dépenses, on nous flatte de l'acquisition d'Ostende & de Nieuport. Mais examinez avec moi si l'avantage de ces deux Places peut être comparé avec ce qu'elles nous couteront. Deux cens millions de florins déjà sortis du Royaume, sans ce qui doit encore en sortir, doivent au moins

en supporta la perte, qui montoit à plus de trois cens mille livres sterlings. Bel exemple pour nos Voisins.

nous rapporter vingt millions par an ; mais le Territoire de ces deux Villes ne sçauroit produire annuellement vingt mille livres sterlings , & il faut en employer au moins cent cinquante mille pour la solde des Garnisons , & l'entretien des Fortifications. A la vérité elles nous faciliteront le commerce des Pays - Bas ; mais ne l'avions-nous pas auparavant , & croyons-nous en exclure les François & les Hollandois , qui ont pour ce commerce plus de facilité que nous , & qui peuvent donner leurs marchandises à beaucoup meilleur compte que nous ne ferions. N'est-ce pas le comble de l'extravagance , que de mettre en pure perte plus de deux cens millions de florins , qui nous sont si nécessaires pour soutenir notre commerce , qui languit & qui va s'anéantir.

Croyez vous d'ailleurs que nous devons nous flatter de quelque reconnoissance de la part de la Reine d'Hongrie, qui dans son besoin nous fait de si flatueuses promesses ? Ignorez-vous que le caractère de cette Reine est entièrement opposé à la droiture & à la bonne foi qui doit régner entre les Souverains ? Elle en a trompé d'autres avant nous, & soyez sûr qu'elle ne manquera point de nous faire sentir un jour tout ce qu'elle est intérieurement ; mais il ne sera plus tems ; & nous n'aurons pour nous que l'inutile & sterile repentir d'avoir servi une ingrate. Qui-conque manque, comme cette Reine, aux premiers principes de l'humanité, manque infailliblement à toutes les Loix du droit des gens, & à tous les devoirs de la vie civile.

La Reine d'Hongrie se regarde seule comme le centre de tous les mouvemens de l'Europe ; Elle s' imagine que tout lui est dû ; Elle ne fait attention qu'à ses intérêts propres , Elle nous sacrifie pour ses avantages particuliers ; & nous sommes assez foibles , disons même , nous sommes assez lâches pour abandonner les nôtres , & pour l'enrichir à nos dépens. Puis- qu'elle ne ménage rien pour perpétuer une guerre qui nous ruine , que ne l'obligeons-nous pour notre bien à faire une paix raisonnable , & à rendre justice aux Puissances, qui ont sur l'héritage de la Maison d'Autriche des prétentions appuyées sur des titres incontestables ; de quel droit veut- elle retenir des biens , qui ne lui appartiennent pas.

Quel fond pouvons-nous faire

sur la Reine d'Hongrie , confide-
rez-la comme héritiere non-seule-
ment des Domaines , mais encore
plus des vices de la Maison d'Au-
triche , dont je vous ai déjà repré-
senté quelques - unes des injusti-
ces.

Je sçai , Mylord , ce que vous
allez répondre : Vous ne ferez que
répéter ce que l'on marque si sou-
vent dans les écrits des hauts Ali-
lés ; qu'il faut un équilibre dans
l'Europe , qui puisse maintenir la
balance égale entre les François
& leurs Voisins , que le Roi de
France aspire à la Monarchie uni-
verselle , & que la Reine d'Hon-
grie soutenüe par les deux Puif-
sances Maritimes , peut seule par
l'étenduë de ses Etats , maintenir
ce juste équilibre & s'opposer aux
vastes & ambitieux desseins de ce
trop puissant Monarque ; que cette

Reine par son ancienne averfion pour les François , nous fournira ces précieux moyens, fi néceffaires à la tranquillité de l'Europe.

Ce font là , Mylord , de ces contes , dont on amufe depuis long-tems la crédulité des peuples ; c'est une vieille chimere rebattuë & ufée pour avoir été trop souvent employée depuis plusieurs fiècles , tantôt contre l'Empereur Charles-Quint , tantôt contre Philippe II. fon fils ; enfuite contre Henri IV. & enfin contre Louis XIV. Rois de France. Nous ne fommes en cela que de miferables échos de ces Libelles , *l'Europe esclave & l'Angleterre ne rompt fes fers* , qui parut en 1687. & la *Monarchie univerfelle de Louis XIV.* donnée en 1689. par Gregorio Leti. Ignorez-vous que c'est l'objet banal que préfentent nos Souverains

pour faire tomber dans leurs pièges ceux, dans la bourse desquels ils veulent fouiller avec plus de facilité. Mais pour nous, qui sommes faits à ce badinage, nous applaudissons à la ruse des Princes, & nous nous mocquons de la foiblesse des peuples, sottement crédules à leur préjudice.

Réfléchissons, je vous prie, sur cet équilibre. Quel fond peut-on faire sur la Reine d'Hongrie. Elle est de la Religion Romaine & trop intimement unie avec le Pape, pour que nous puissions avoir en elle une entière confiance. Dès que par notre puissant secours nous aurons arrangé les intérêts de cette Reine; dès qu'elle sera sûre de la tranquille possession des Etats, qui lui resteront pour son partage, on lui inspirera un scrupule à la Romaine: on lui fera connoître

connoître qu'il est honteux à une Princesse de sa communion, & qui porte le glorieux titre de Reine Apostolique (1) de s'être liée avec des Puissances Protestantes, ou pour parler le langage de Rome, d'avoir des Traités avec des hérétiques, auxquels on ne doit garder aucune fidélité. Dès-lors voilà notre union rompue, il faudra recommencer sur nouveaux frais, & nous nous verrons contraints de chercher quelque Prince aussi puissant, mais plus raisonnable.

Sans nous donner tant de soins, nous l'avons trouvé, ce Prince, qui soutiendra dignement cet équilibre. N'avons-nous pas devant les

(1) Comme le titre de *Roi Très - Chrétien* appartenoit au Roi de France, celui de *Roi Catholique* à la Couronne d'Espagne, celui de *Défenseur de la Foi* aux Rois d'Angleterre; Rome, pour flatter les Rois d'Hongrie, les a qualifiés du nom de *Rois Apostoliques*.

yeux le Roi de Prusse, dont je vous ai déjà fait le portrait le plus ressemblant, qu'il m'a été possible, sans flatterie & sans adulation; car je n'en suis pas connu, & ne cherche point à m'en faire connoître. Ce Prince, quoi qu'éloigné des frontières de la France par la situation de ses Etats, peut néanmoins s'en rapprocher par notre moyen. Nos trois Puissances réunies détermineront toute l'Europe à se jeter entre nos bras, pour nous opposer aux desseins ambitieux des François.

Mais quel doit être notre objet dans cette guerre? Est-ce à l'imitation de Dom Guixote, d'aller faire le coup de lance pour cette Princesse, qui n'a pour tout partage que la fierté & la hauteur mal entendue de la Maison d'Autriche. Nous renfermons chez

nous deux qualités essentielles. Nous sommes en même-tems une Nation *Belliqueuse & commerçante*. La première de ces qualités nous a donné de tous tems la réputation que nous méritons à juste titre : mais pour la soutenir avec dignité, il faut y joindre le commerce, surtout celui de la mer, que nous pratiquons depuis deux cens ans avec plus de succès qu'aucun autre peuple. Notre humeur martiale nous suit par tout où nous portons nos pas ; être Anglois & courageux est la même chose. Nos armées annoncent la victoire par tout où elles se trouvent. Les François ne l'ont que trop senti autrefois ; mais n'abandonnons pas le négoce. Celui de nos Manufactures nous est de quelque utilité ; cependant il est borné ; celui de la mer ne l'est pas. La porte nous est

ouverte pour aller dans les deux continens , & c'est là le véritable commerce. Notre situation nous oblige de pratiquer & d'aimer la mer ; & l'attention que nous faisons continuellement sur les avantages que l'on en peut tirer , nous y fait prospérer. Les autres Puissances ne nous suivent que de loin. Il faut pour nous rétablir avec gloire continuer ce commerce avec vivacité.

Nous avons celui de Portugal , qui fait une partie de notre richesse : cherchons à regagner celui d'Espagne ; il faut mettre tout en œuvre pour rétablir en notre faveur les Traités d'Utrecht & de Seville. Le premier , en nous accordant la Traité des Negres , qui n'est pas toujours aussi avantageuse qu'on se l'imagine , y avoit joint par forme d'indemnité le

Vaisseau de permission , sur lequel nous portions dans la nouvelle Espagne les marchandises de l'Europe , surtout celle de notre propre fond. Nous en avons obtenu un second , par le Traité de Seville. Mais pour ne pas révolter l'Espagne , il faut être dans la suite plus modéré que nous ne l'avons été depuis 1715. Nos Vaisseaux de permission , toujours à l'ancre à douze ou quinze lieues de la côte de la Nouvelle Espagne , n'abordaient presque jamais , & se contentoient de faire filer nuitamment sur des barques légères les marchandises , dont nous remplissions journellement ces Vaisseaux par le moyen de la Jamaïque. Ainsi ces Vaisseaux étoient un magasin intarrissable au milieu de la mer. Par cette manœuvre nous trom-

pions facilement la vigilance des gardes-côtes Espagnols , qui venoient nous reconnoître. Nous disions hardiment que nous étions le Vaisseau de permission : alors notre Capitaine produisoit ses titres , & continuoit sa contrebande. Vous sçavez , Mylord , que ces deux Vaisseaux rapportoient annuellement à la Grande-Bretagne au moins 40 millions de florins de bénéfice. Ce fond nous manque aujourd'hui , quoique nous en ayons plus besoin que jamais.

L'abus étoit trop sensible , l'Espagne s'en offensa ; l'on en vint à une rupture , nous bloquâmes Porto-Belo ; notre Flotte resta inutilement dix-huit mois devant cette Place. Vous sçavez en quel état revinrent nos Vaisseaux , qui étoient entierement criblés par les

Vers à tuyau (1), qui désolent le Golfe du Mexique. On en présenta les tristes débris au Roi , qui fut étonné du ravage de ces insectes. Nous nous réconciliâmes avec la Cour de Madrid , & nous obtînmes un nouvel avantage par le moyen de Mylord Stanhope , qui se rendit en Espagne pour y négocier le Traité de Seville. Un second Vaisseau de permission nous

(1) Ces mêmes Vers se sont depuis communi-
 qués à la Hollande , & y ont faits d'étranges
 ravages en mangeant & rongant jusqu'à la ra-
 cine les bois qui soutiennent les digues de ces
 Provinces , qui par ce désordre ont souffert des
 pertes considérables de terrain , qui en a été
 submergé , & que depuis il n'a pas été possible
 de dessécher. On fit imprimer alors en Hollande
 une Dissertation sur ces Vers. Mais ces Républi-
 cains , pour cacher l'extrême danger où ils
 étoient , empêchèrent la continuation de ces
 écrits , & supprimèrent même les Requêtes que
 les Communautés présentoient aux Etats , pour
 les supplier de chercher un remede à ce funeste
 accident.

y fut accordé, il est vrai qu'il nous en couta trois millions de florins, (1) que nous répandîmes à la Cour d'Espagne & même à celle de France; mais c'étoit semer bien médiocrement pour moissonner avec tant d'abondance.

Je ne puis m'empêcher de vous rapporter à ce sujet un fait singulier que j'ai scû du Marquis de Montigo, Ambassadeur d'Espagne en cette Cour. A peine le Traité de Seville fut conclu, que le Garde des Sceaux Chauvelin reçut un Courrier de l'Ambassadeur de

(1) Ce fut avec *Patino*, que ce Traité fut négocié. Cet homme, de mauvais Jésuite qu'il avoit été, devint encore un plus mauvais Ministre. Il reçut pour la signature de ce Traité 200 mille livres sterlings. Et les plus sages Espagnols écrivirent alors au Marquis de Santa-Cruz de Marzenado, Plénipotentiaire d'Espagne au Congrès de Soissons, qu'on le félicitoit de n'avoir pas signé un Traité, pour lequel il falloit couper le poing au Ministre qui l'avoit conclu.

France ; le même jour le Marquis de Santa-Cruz , Plénipotentiaire d'Espagne au Congrès de Soissons, reçût pareillement le sien. Sa Cour lui donnoit avis du Traité, qui venoit d'être signé à Seville , entre les Couronnes d'Angleterre & d'Espagne. Le Garde des Sceaux écrivit sur le champ au Marquis de Santa-Cruz pour sçavoir de lui quand ils se pourroient voir. L'entrevüë fut prise à deux heures. Dès que Chauvelin vit paroître Santa-Cruz , il courut à lui les bras ouverts , & lui dit : mon cher ami, souffrez que je vous embrasse , & que je me félicite avec vous de l'heureuse conclusion du Traité qui vient d'être signé à Seville. Santa-Cruz recula deux pas en arriere , & parant de la main , il répondit : Tout beau , Monsieur le Garde des Sceaux , tout beau ,

n'évaporez pas tant de joye ; réservez-en pour les Anglois vos bons amis , dont vous avez fait les affaires au préjudice de celles du Roi mon Maître & du vôtre. Jamais homme ne fut plus étourdi que le fût alors le Garde des Sceaux , qui malgré tout son esprit , ne pût se remettre , & ne répondit que par monossyllables à tout ce que lui disoit Santa-Cruz. Il est vrai qu'il avoit reçu de nous cent mille guinées pour nous procurer cet avantage ; & le Contrôleur Général Pelletier des Forts , qui en étoit informé , sçut bien le reprocher à Chauvelin , en présence même du Cardinal de Fleury. Telle est Mylord , telle est notre heureuse maniere de négocier & de réussir. Telle est la clef de nos plus importantes négociations. C'est le vrai & plus sûr moyen

d'applanir les difficultés, & de terminer promptement les plus grandes affaires.

L'entreprise de Cartagène que nous fîmes en 1740. fut une suite de nouvelles contrebandes de notre part, & nous devint encore plus fatale que celle de Porto-Belo. Nous y échouâmes après avoir demeuré devant la place avec plus de 200 voiles pendant près de deux mois depuis le 15 Mars jusqu'au 8. May. Nous y perdîmes plus de dix mille hommes avec un grand nombre de Vaisseaux. Et ce fut une insulte peu convenable, que nous fit un Auteur François de dire alors d'un ton railleur que *ce ne n'étoit pas trop pour une aussi grande* (1) en-

(1) Voici ce qu'il me souvient d'avoir lû en un Ecrivain François qui parle de Cartagène :
 „ Les Anglois, ces prétendus Souverains de tou-

reprise. S'il étoit encore vivant ,
 j'irois moi-même lui apprendre
 que l'on ne doit jamais insulter
 une Nation entiere , telle que la
 Britannique ; & je lui ferois con-
 noître efficacement que l'on n'est
 pas toujours heureux à la guerre :
Non est semper in bello tata (1) *te-*
meritas. Nous nous rétablîmes en
 peu de tems ; je souhaiterois qu'il
 en fut de même du malheur qui
 nous est arrivé cette année à la
 Jamaïque , où nous avons perdus
 en Vaisseaux & en Marchandises
 plus de douze millions de livres.

7
 „ res les mers , l'ont assiegée l'année 1740. & ils
 „ ont eus l'honneur , après des réjouissances pré-
 „ maturées , d'en lever le siège , le 8. Mai de la
 „ même année , avec perte de plus de dix mille
 „ hommes. Ce n'est pas trop pour une aussi gran-
 „ de entreprise. Ils en ont l'obligation au Mar-
 „ quis Dom Sebastien de Eslaba , Espagnol , d'un
 „ très-grand mérite , & Viceroy de Sauta-Éc.
Méth. de pour étudier la Géographie, Tome VI.

[1] Parole tirée de Grotius.

sterlings , sans compter 12 mille hommes qui sont péris dans ce fatal accident , & le bouleversement de la moitié de cette Isle , perte qui ne peut se réparer qu'en vingt années.

Vous êtes , Mylord , un des premiers & des plus illustres Pair du Royaume. Tirez donc de tout ce que je viens de vous dire les conséquences les plus justes & les plus convenables à notre situation présente. Pour moi , je m'arrête à celles-ci ;

1°. A nous réconcilier avec l'Espagne , pour rétablir notre commerce aux Indes Occidentales.

2°. A porter la Reine de Hongrie à faire une paix raisonnable , pour pacifier les troubles de l'Empire & de l'Europe.

3°. A gagner le Roi de Prusse pour fonder sur lui l'équilibre

nécessaire à la liberté de l'Europe.

Je suis avec un sincere attachement , Mylord , votre &c.

De Vestminster , ce. . Juillet 1745.

LES François sont si idolâtres de leur Roi , qu'ils ne peuvent s'empêcher de le louer avec excès , devroient-ils même le faire aux dépens de leur propre réputation ; en quoi ils ne nous ressemblent pas. En voici un exemple dans un discours d'un de leurs Juges , qui répond à ce que nous appellerions ici un Président de l'Echiquier ; & que ce Magistrat a eu grand soin de faire imprimer lui-même à Lille en Flandres. Les autres Juges quoique plus éloquens , ont eu la prudence de ne le pas imiter.

DISCOURS

PRONONCÉ DEVANT LE ROY,
 Dans sa Tente, à Pont-à-Chin,
 sous Tournay, le 4. de Juin 1745.

Cum Notis variorum.

Par M. LE CAMUS, Premier
 Président de la Cour des Aydes.

SIRE,

LES conquêtes de Votre Maje-
 sté sont si rapides (1) qu'il s'agit de

(1) M le Président y pense-t-il ? Quelles con-
 quêtes avoir fait cette campagne le Roi de
 France ; au moment de ce discours, Pour celles
 de l'année dernière, nous les avons oubliées nous-
 mêmes, & le Roi de France paroît trop modeste
 pour y penser aujourd'hui.

ménager la croyance des descen-
dans, & d'adoucir la surprise des
miracles (2) de-peur que les Héros
ne se dispensent de les suivre (3) &
les peuples de les croire (4).

Non, SIRE, il n'est plus possi-
ble qu'ils en doutent, lorsqu'ils li-
ront dans l'Histoire, qu'on a vû
Votre Majesté à la tête de ses trou-

(2) C'est véritablement un miracle, que de
battre la Nation Angloise; & nous sommes très-
obligés à M. le Præsident d'être venu exprès de Pa-
ris pour faire ainsi notre éloge.

(3) Non, les Héros ne se dispenseront pas de
suivre le Roi de France; autrement ils ne seroient
pas des Héros. Le Roi de Prusse vient, malheu-
reusement pour nous de le faire avec trop d'éclat
& de succès, au préjudice de la cause com-
mune.

(4) Pourquoi les peuples ne le croiroient-ils pas?
Ils ont bien crû ce qu'a fait Henri IV. l'un des
Ayeuls du Roi Très-Chrétien, qui a commencé
la conquête de son Royaume avec quatre mille
hommes & mille écus; & qui en est venu à bout
en moins de cinq ans, malgré tous les efforts
des François ligués, soutenus par les forces de
Philippe II. Roi d'Espagne & du Pape.

pes (5) les écrire elle-même sur un tambour (6) ; c'est les avoir gravés à toujours au Temple de Mémoire.

Les siècles les plus reculés sçauront que l'Anglois cet ennemi (7) fier & audacieux , cet ennemi ja-

(5) Quel sujet d'étonnement y a-t-il en cela ? Louis XV. est-il le premier Roi qui se soit trouvé à la tête d'une Armée ? Croit-on qu'un Roi de France doive être un Roi casanier , qui ne sçaurait sortir de Versailles ? Il ne le fait que trop pour notre malheur. Le Roi Guillaume n'a-t-il pas toujours commandé ses Troupes en personne. Les Rois de Suede , les Gustaves , les Charles XI. & XII. le Roi de Prusse & le Roi de Sardaigne ne s'en sont-ils pas fait , & ne s'en font-ils point honneur ? Et notre Roi Georges n'a-t-il pas enfin risqué lui-même de se mettre à leur tête.

(6) La belle chute ! La grande merveille , écrire sur un Tambour ! comme si on ne le pratiquoit pas tous les jours dans les moindres occasions ; sans que cela soit sujet à tant de surprise, d'exclamations & d'éclat. C'est la galanterie des Généraux. On sent bien que ce M. Le Camus n'a guéress vû autre chose que la Cour des Aydes.

(7) Oui nous sommes fiers , & nous avons raison de l'être. Si nous avons été battus , ne nous sommes-nous pas défendus avec toute la vigueur que l'on peut exiger des plus braves Soldats ? Et à

loux de votre gloire , a été forcé
de tourner autour (8) de votre Vi-

à quoi a-t-il tenu que nous n'ayons remporté la Victoire ? Si le Roi de France n'avoit commandé son Armée , nous pouvions dire que nous la tenions presque dans la main : mais nous aurons peut-être notre revanche dans un autre tems. Nous prenons de force pour y parvenir, beaucoup de Recrues & de nouveaux Soldats , soit à Londres , soit dans les autres villes de la Grande - Bretagne. Cette démarche est à la verité contraire au génie de la Nation ; mais qu'importe , ce sont toujours des Soldats ; ils sont nombre , quoique mauvais.

(8) Que veut dire ce M. le Président , avec la phrase alambiquée , Que nous avons été forcés de tourner autour de la victoire du Roi de France. Avons-nous cherché quelques détours ou des faux fuyans ? Nous nous sommes présentés de front & avec le courage qui nous est naturel. Les Anglois ne sont pas de caractère à surprendre qui que ce soit : nous voulons acheter & non pas dérober la Victoire. Le contraire n'est pas dans l'esprit de la Nation. Et quiconque a le bonheur de nous battre se peut dire un grand Capitaine. Il ne falloit pas que M. le Président partit de Paris quatre jours avant les autres , pour aller prononcer ce discours. A bon compte, la singularité de la Pièce n'a pas laissé d'en occasioner à Lille & à l'Armée le débit de plus de vingt mille exemplaires en moins de huit jours. Qu'on l'interprete comme on voudra.

toire : Que leurs Alliés ont été témoins de leur (9) honte, & qu'ils n'ont tous accouru au Combat, que pour immortaliser le triomphe du Vainqueur.

Nous osons dire à Votre Majesté, quelqu'amour qu'elle ait pour

(9) M. le Président a tort, de dire que nos Alliés ont été témoins de notre honte. Ils ont été acteurs aussi-bien que nous : & deux mille Hollandois tués ou blessés ne marquent pas qu'ils ont été de simples spectateurs. C'est encore ici l'éloge de la Nation Britannique ; mais il ne nous convient point de recevoir des louanges au préjudice de la vérité. Si nous autres Anglois avons été seuls Acteurs de cette sanglante tragédie, il nous est glorieux d'avoir seuls soutenu avec autant de courage que nous avons fait, tous les efforts de l'Armée Françoisé, conduite par un Roi qui fait des prodiges de valeur, de prudence, & de bonté dans ses premières campagnes. Mais ne nous écartons pas & revenons au vrai : tous ont donné selon la position où ils se sont trouvés ; Anglois, Hanovriens, Autrichiens, Hollandois, naturels & auxiliaires, tous ont été de la partie. Et c'est ce qui fait malheureusement pour nous la gloire de la Nation Françoisé, d'avoir défait une armée, qui étoit supérieure à la leur, & qui ne leur cédoit pas en courage.

F ij

son peuple, qu'il n'y plus qu'un secret d'augmenter notre bonheur, c'est de diminuer son courage (10); que le Ciel nous vendroit trop cher ses prodiges, s'il nous en couvroit vos dangers, ou ceux du jeune Héros qui forme nos plus cheres espérances.

(10) *Augmenter* notre bonheur *diminuer* votre courage. Oh que cet endroit est charmant ! que ce M. le Président est un joli personnage, de venir ainsi de Paris pour faire à son Roy une Epigramme en Prose ! Notre Compatriote *Owen*, si fertile en jeux de mots n'auroit pas mieux dit.

A tous ces éloges je n'ai qu'une chose à dire. Nous autres Anglois sommes un peuple libre. Rarement faisons-nous l'éloge de nos Rois. Nous sçavons les estimer, quand ils se rendent estimables : mais il ne nous convient pas de les louer d'une manière outrée ; ce seroit proprement les insulter. Contens de les approuver par une conduite respectueuse & par les justes déférences que l'on doit aux Chefs de la Nation, ils s'apperçoivent bien que nous les estimons, sans que nous ayons la peine de leur dire ; comme nous sçavons les corriger, & même les chasser, quand ils manquent à ce qu'ils nous doivent. Nous laissons aux autres Nations le desir de louer leur Souverain, chacune selon leur goût & leurs usages.

L E T T R E

D U R O Y.

A M. l'Archevêque de Paris.

MON COUSIN, quelques
 grands que soient les suc-
 cès, dont il a plû à Dieu de favori-
 ser mes Armes pendant la Cam-
 pagne dernière, je viens de rece-
 voir des marques encore plus sen-
 sibles de sa puissante protection.
 Mon Cousin le Maréchal Comte
 de Saxe, ayant ouvert la Campa-
 gne en Flandres par le Siège de
 Tournay, mes Ennemis se sont
 aussitôt assemblés pour marcher au-
 secours de cette Place : Et à peine
 ai-je été rendu à mon Armée, que

F iij

que j'ai eu la satisfaction de lui
voir remporter une Victoire des
plus signalées. Le Duc de Cum-
berland, à la tête des Troupes
unies des Anglois, Hanovriens,
Autrichiens & Hollandois, s'est
présenté devant nous le dix de ce
mois: après avoir employé toute
la journée à faire ses dispositions
pour se former entre le Ruisseau de
Rumigniés & le Haut-Escault, il a
commencé l'attaque dès le lende-
main à la pointe du jour. Le com-
bat, longtems incertain, s'est enfin
décidé en notre faveur à une heu-
re après midi, & mes Ennemis
étant partout défaits & rebutés, se
sont retirés en désordre, abandon-
nant une partie de leurs Canons,
& laissant sur le champ de bataille
plus de huit mille hommes de leurs
morts & blessés. Je ne puis don-
ner assez de louanges à la valeur

que mes Troupes ; surtout celles de ma Maison , & mon régiment de Carabiniers ont fait paroître sous mes yeux , dans une occasion de cette importance. Mais si je suis touché , comme je le dois , de cette nouvelle preuve de leur zèle , je ne dois pas moins reconnoître les bienfaits de la Providence dans l'heureux effet qu'il a produit : & c'est pour lui en rendre les actions de grace les plus solennelles , que je vous écris cette Lettre pour vous dire , que mon intention est , que vous fassiez chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Métropolitaine & autres de votre Diocèse avec les solennités requises , au jour & à l'heure que le Grand - Maître , ou le Maître des Cérémonies vous dira de ma part , & que vous y invitiez tous ceux qu'il conviendra d'y assi-

ster. Sur ce , je prie Dieu qu'il
vous ait , mon Cousin , en sa sainte
& digne garde. Ecrit au Camp de-
vant Tournay le 16 Mai 1745.
Signé , LOUIS.

Et plus bas , PHELYPEAUX.

Et au dos est écrit : A mon Cousin
l'Archevêque de Paris , Duc de
Saint Cloud , Pair de France , Com-
mandeur de l'Ordre du Saint-Es-
prit.

RELATION

EXACTE ET DÉTAILLÉE

E N V O Y E E

A MADAME L. E. D.***

Par M. de *** Major du Régiment de *** contenant ce qui s'est passé à la Bataille de Fontenoy, gagnée par l'Armée du ROI, commandée par SA MAJESTÉ, le 11. May 1745.

M. le Maréchal de Saxe commandant sous les Ordres du ROI.

MADAME,

Je n'eus le tems le lendemain de

la Bataille , que de vous informer simplement de la Victoire , que le R O I venoit de remporter. Vous me faites l'honneur de me demander aujourd'hui quelque détail sur un si glorieux événement. Je vous obéis , Madame , avec tout le zele & l'empressement que j'aurai toujours de vous plaire , & je me flatte d'y réussir par la certitude des faits que j'ai à vous raconter. La vérité seule fera tout l'embellissement de ma Lettre. Je laisse aux *Rouset* , aux *Epilogueurs* , & autres plumes de cette espece le soin de la déguiser en faveur du parti auquel ils se sont vendus. Je n'en y oppose point. C'est leur metier , leur talent , leur gagne pain. Ne faut-il pas qu'ils vivent ? Je le veux de tout mon cœur , & n'écrivant que pour vous Madame , mon dessein n'est point de desabuser ce qu'il peut y avoir

de crédule dans le Public , ni de couper les vivres à ces sortes d'Écrivains. Je passe à la Relation de notre Bataille , mais je reprendrai les choses d'un peu plus loin , afin que votre curiosité soit mieux satisfaite.

M. le Maréchal de Saxe donna si bien le change aux Ennemis dans les premiers mouvemens qu'il fit faire à ses Troupes, entrant en Campagne , qu'ils ne purent jamais pénétrer si c'étoit à Mons ou à Tournay qu'il en vouloit. Toutes les dispositions paroissoient faites pour Mons. Nous le pensions nous-mêmes , en nous rendant à nos Quartiers d'assemblée. Mais pour les Habitans de Tournay , ils croyoient que ce n'étoit ni pour l'une ni pour l'autre de ces Places. Ils pensoient au contraire que les Alliés , comme ils en avoient fait

répandre le bruit chez eux , ouvrir la Campagne par le siège de Lille , & que les mouvemens que faisoit faire M. le Maréchal de Saxe , n'étoient que des mouvemens d'observation. Ces Habitans en étoient si persuadés , qu'ils offroient à leurs amis de Lille de les recevoir chez eux pendant le siège de leur Ville.

Ce mystere fut bien-tôt éclairci. M. le Maréchal de Saxe fit semblant de marcher sur Mons ; mais il rabattit tout-à-coup sur Tournay & fit l'investiture le 26 du mois dernier. La tranchée fut ouverte la nuit du 30 au premier de celui-ci. Les Ennemis penserent destors sérieusement à secourir cette Place toute leur Armée fut assemblée le 28 Avril sous Bruxelles. Elle se mit en marche le 30 & fut camper à Lambeeck, où elle séjourna le pre-

mier May. Le 2 elle campa entre Soignies & Cambron. Elle garda ce camp jusqu'au 7 qu'elle le quitta pour se porter à Mollay, & le 8 à Ellignies. Le 9 elle se remit en marche, & longeant le bois de Barry, elle vint camper au Village de Maubray, en se couvrant toujours des bois de Barry & de Leuze.

M. le Maréchal de Saxe, qui étoit exactement informé des mouvemens des Ennemis avoit déjà fait toutes ses dispositions pour les bien recevoir. Il avoit été lui-même reconnoître son Champ de Bataille. Il avoit tiré du terrain tous les avantages qu'il pouvoit lui fournir, & donna ordre le 7 aux Troupes de se tenir prêtes à marcher à l'arrivée du ROI.

SA MAJESTÉ étoit arrivée le même jour à Douay avec MONSIEUR LE DAUPHIN. Elle y re-

çut vers les onze heures du soir un Courier de M. le Maréchal de Saxe, par lequel il lui donnoit avis de l'approche des Alliés, & Elle partit le lendemain à quatre heures du matin.

Le R O I arriva sur les neuf heures au château de Pont-à-Chin, où l'on avoit marqué son quartier, comme le plus à portée de la tranchée. Il s'enferma aussi-tôt avec M. le Maréchal de Saxe; & voyant sur le compte que lui rendit ce Général, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, l'ordre fut envoyé aux Troupes, qui avoient leur Camp sur la rive gauche de l'Escaut, de passer cette Riviere, pour aller se mettre en bataille sur le terrain, qui avoit été marqué pour le Combat.

Le 9 S A M A J E S T É fut reconnoître elle-même le champ de

Bataille ; elle étoit accompagnée de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN , & revint le soir avec lui , passer la nuit sur la paille au Village de Callonne , auprès de nos Ponts du haut Escaut.

Le 10 à la pointe du jour , toutes les dispositions furent faites , & l'Armée rangée en Bataille ; elle avoit sa droite appuyée à Anthoin , que l'on avoit retranché. On y plaça la Brigade de Piedmont , avec plusieurs pièces de Canon pour le défendre , & la Brigade de Crillon fut mise à côté de ce Village pour le soutenir.

Le Village de Fontenoy , qu'on avoit retranché aussi avec beaucoup de soin faisoit le centre de la ligne. La Brigade du Régiment Dauphin fut mise dans ce Village. Elle étoit soutenue par le Régiment du Roi ; & à une petite distan-

ce en arrière étoient les Brigades des Régimens de la Couronne, & de Royal.

La gauche s'étendoit en équerre jusques à l'extrémité de cette partie du bois de Barry, qui touche au Village de Ramecroix. On avoit fait quelques abbatis au coin de ce Bois, & l'on y avoit construit deux Redoutes, dans lesquelles on plaça le Régiment d'Eu avec du canon. On fit entrer dans le bois toute l'Infanterie du Régiment de Grassin, pour éclairer les manœuvres des ennemis. Beaucoup de canon de campagne fut placé sur le front de cette premiere ligne.

La Cavalerie étoit rangée sur deux lignes derriere ce premier front. Elle appuyoit sa droite à l'Infanterie, qui étoit entre les villages d'Anthoin, & de Fontenoy, & la gauche à la Chapelle de Notre Dame des Bois.

La

La Maison du Roi & les Carabiniers, avec quelques Troupes, tant de Cavalerie, que d'Infanterie, faisoient le Corps de réserve. Nous avions trois redoutes sur le front de la ligne, qui s'étendoit depuis Anthoin jusqu'à Fontenoy. La premiere redoute étoit à côté de ce dernier Village; la seconde étoit éloignée de cent toises de la premiere, & la troisieme étoit à la distance de cent quarante toises de la seconde.

Il y a huit cens toises d'Anthoin à Fontenoy, & cinq cens vingt toises de Fontenoy à la pointe du bois de Barry, où étoit appuyée notre gauche. Depuis la pointe du bois, le terrain va en pente douce jusqu'à Fontenoy, ainsi que depuis Notre Dame des Bois jusqu'à Anthoin. Telle étoit la disposition de notre Armée, & tel étoit le terrain qu'el-

le occupoit. J'entre dans tous ces petits détails, afin que sur le plan vous puissiez, Madame, vous mieux représenter tous les mouvemens des deux armées.

Pendant toute la matinée du 10 il ne parut au débouché des bois, derriere lesquels étoient les Ennemis, que quelques Corps de Cavalerie, qui se mirent en Bataille. Ils poussèrent ensuite quelques têtes d'Infanterie, qu'on vit occupée à s'ouvrir des marches pour pouvoir venir à nous sur plusieurs colonnes. Le ROI passa une grande partie de la journée avec MONSEIGNEUR LE DAUPHIN & M. le Maréchal de Saxe, à considérer toutes ces différentes manœuvres, & s'approcha même de fort près des Gardes avancées, où il fut témoin de plusieurs escarmouches qu'il y eut entre les deux Partis. SA MAJESTE'

examina ensuite la position de son Armée, dont elle fut très-contente. Elle en parcourut toutes les lignes, en marquant à l'Officier & au Soldat la confiance, qu'il avoit en leur valeur, & revint le soir à Calonne coucher encore sur la paille, avec
MONSIEUR LE DAUPHIN.

Les Ennemis firent pendant la nuit leurs dernières dispositions; & le 11 à cinq heures du matin, ils se formerent à la demi portée du canon de nous. Les Anglois occupoient la droite, & les Hollandois par leur gauche faisoient l'équerre, en s'allongeant vers le village d'Anthoin. Les deux Armées ainsi en présence, commencerent peu de momens après à se canoner; & le **ROI** accompagné de **MONSIEUR LE DAUPHIN**, passa aussi tôt l'Escout pour venir se mettre à la tête de ses Troupes.

Cette canonade dura jusques vers les neuf heures du matin avec une grande vivacité. L'Infanterie des Ennemis se mit alors en mouvement sur plusieurs colonnes, pour nous venir attaquer, & ils marcherent d'abord comme pour embrasser le village de Fontenoy. Ils s'y porterent en forces. Mais il en sortit un feu si prodigieux d'artillerie & de Mousquetterie, que dans un moment la terre se vit couverte de leurs corps morts.

Cette attaque fut soutenue, & se fit avec un grand acharnement. Le village de Fontenoy faisoit un point capital, & il étoit d'une conséquence d'autant plus essentielle pour nous de le défendre, que si les ennemis s'en fussent emparé, il étoit à craindre qu'ils ne s'y fussent maintenus, & qu'avec un tel point d'appuy, ils n'eussent alors

réussi à couper en deux notre Armée. Mais M. le Maréchal de Saxe y avoit sagement pourvû. Il avoit placé dans cette partie les troupes nécessaires pour une vigoureuse défense, & les Ennemis y furent toujours vivement repoussés, en laissant un grand nombre des leurs sur la place.

Les Ennemis ne se rebuterent point. Ils formerent au contraire sur le champ deux lignes fort épaisses d'Infanterie, & ils marcherent en très-bon ordre, pour attaquer le centre de notre première ligne, malgré le feu de l'Artillerie du village de Fontenoy, & celui de la redoute que nous avions à notre gauche. Mais le feu que firent aussi les Ennemis de leur côté, fut si vif & si nourri, qu'il ébranla notre front, & lui fit même céder quelque terrain. Il s'y mit aussi un peu

de desordre, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la grande supériorité des Ennemis dans cet endroit, & aux intervalles que nous avons été obligés de laisser entre nos bataillons, afin d'en porter quelques-uns à notre gauche, vis-à-vis du bois, parce qu'il étoit à craindre que les Ennemis ne cherchassent à nous y attaquer par le flanc.

Après cet ébranlement, notre première ligne de Cavalerie qui soutenoit l'Infanterie du front, chargea aussi-tôt les Ennemis; mais leur feu continuoit d'être si considérable, & si suivi, qu'elle fut obligée de plier, & d'aller se rallier derrière l'autre ligne. Celle-ci donna à son tour, & fut forcée comme la première de céder à la vivacité du feu qu'elle essuya. Notre Cavalerie cependant ne se découragea point. Elle revint jusqu'à trois fois

à la charge , & donna le tems par ce moyen à l'Infanterie de se rallier , & de se réformer sur le front.

Les Ennemis qui durant cette attaque , n'avoient eu que de l'avantage , formerent pour le soutenir une colonne à deux faces , ou bien une espece bataillon quarré long , qui étoit composé de toute l'Infanterie Angloise & Hano-vrienne. Ce Bataillon faisoit un feu terrible de tous côtés , & il avoit à sa tête plusieurs pièces de canon qui tiroient à cartouche.

Je vous l'avoue , Madame , on vit alors le moment où l'affaire étoit douteuse. Elle devenoit même à chaque instant plus incertaine , lorsque le Roi envoya ordre à la Brigade de Normandie & à celle des Irlandois , d'attaquer ce Bataillon quarré par sa droite , & aux Carabiniers par sa gauche ,

& qu'en même tems la Maison du Roi le chargerait de front. Aux Brigades de Normandie & des Irlandois, se joignirent quelques autres Régimens d'Infanterie de la premiere ligne.

Cet ordre fit le gain de la Bataille. Les Troupes qui en avoient été chargées, l'exécuterent toutes ensemble & dans un même tems, avec tant de vigueur & de vivacité, qu'elles enfoncerent de toutes parts ce Bataillon quarré, & en firent une cruelle boucherie.

Pendant que cette attaque se faisoit dans le Centre, & que tout y étoit encore dans l'incertitude, l'Infanterie Hollandoise, soutenue d'une ligne de Cavalerie, marchoit pour attaquer notre front de la droite, entre le Village d'Anthoin & celui de Fontenoy. Leur marche fut ferme & assurée; & mal-

gré le feu de notre Canon, qui leur tuoit beaucoup de monde, ils s'avancerent en très-bon ordre jusques sur le feu de notre ligne. Mais ils y furent si bien reçus par notre Infanterie, qu'après avoir plusieurs fois inutilement tenté de la rompre, ils furent enfin obligés de se retirer avec beaucoup de perte.

La Cavalerie des ennemis, qui pendant toute l'action avoit resté en bataille le long des Bois de Barry, sans donner; mais qui avoit beaucoup souffert de notre Canon, recueillit leur Infanterie, qui lui arrivoit en fuite de toutes parts, & commença la retraite vers les deux heures & demi de l'après midi, que l'action finit. Nos Troupes les poursuivirent jusques à l'entrée des Bois; mais on ne jugea pas à propos de les y laisser entrer, afin

de ne pas s'exposer à perdre témérairement le gain d'une Bataille si bien décidée.

L'armée des ennemis étoit forte de cinquante-cinq mille hommes. Celle du Roi, par la supputation que j'en ai faite, Bataillon par Bataillon, & Escadron par Escadron, ne passoit pas quarante mille hommes, parce qu'on avoit été obligé de laisser un Corps considérable de Troupes au Siège, de crainte des forties; & qu'il y en avoit aussi beaucoup d'employées à garder nos Ponts sur l'Escaut, & les différentes autres communications de l'Armée.

Cependant malgré cette infériorité, rien n'a manqué à la défaite des ennemis. Le champ de Bataille nous a fourni la preuve, que leur perte en tués, blessés ou prisonniers, peut aller aux envi-

rons de quinze mille hommes ; & l'on ſçait que le ſoir de l'Action il leur en manquoit plus de dix-huit mille , lorsqu'ils firent l'appel. Il faut ajouter à cette perte quarante-trois pièces de canon que nous leur avons pris , & cent quatre-vingt-deux Chariots chargés de toutes munitions de Guerre.

L'Armée du Roi n'a pas perdu trois mille cinq cens hommes, tant tués que bleſſés. Ce n'eſt pas cependant pour avoir été couverte de pluſieurs retranchemens , les uns ſur les autres , comme le diſent les Gazetiers d'Hollande : car je puis vous aſſurer , Madame, qu'il n'y en avoit aucun , & que même il n'en a jamais été queſtion. Nous avons pour tout , deux Redoutes ſur la gauche , dont il n'y en a eu qu'une qui ait ſervi. Nous en avons encore trois autres à côté du Vil-

lage de Fontenoy , en tirant sur celui d'Anthoin. Mais ces trois Redoutes étoient très-petites & mal construites , parce qu'on y avoit seulement travaillé pendant la nuit & fort à la hâte , & qu'à la vérité on n'avoit pas eü le tems de faire mieux. C'étoient là ces grands retranchemens qu'on fait sonner si haut , & ces Batteries masquées , qui n'ont jamais existé que dans la tête de ces Gazetiers. Il en est de même d'Anthoin , que ces véridiques Nouvellistes érigent en Château & en Fort , & qui n'est cependant qu'un mauvais Village tout ouvert , & composé seulement de la Maison du Seigneur & de cinq ou six méchantes chaumières de Païsan , avec une Eglise au milieu. Cependant *l'Epilogueur* d'Amsterdam , qui prend les qualités brillantes & mignognes de

politique, galant & critique, me paroît d'assez bonne foi. C'est un bon-homme, qui croit lire dans les livres de la Providence, & qui après avoir pris la peine d'y voir le 17 de ce mois, a crû y trouver en les parcourant, que le peu de succès des Alliés dans la Bataille de Fontenoy, étoit une punition de leur inaction de la dernière Campagne, où ils ne scûrent pas profiter des occasions offertes par la Providence, de battre M. le Maréchal de Saxe. Ces occasions étoient, qu'ils avoient deux fois plus de Troupes que ce Général, & qu'ils réduisirent néanmoins tous leurs efforts à faire quelques Fourages entre Cysoing & Lille.

Cette digression, Madame, m'a mené un peu loin; mais je reviens à ma Relation & je finis. On ne peut assez admirer le sang

(110)

froid, la constance & la fermeté que le Roi fit paroître pendant toute l'Action. Monseigneur LE DAUPHIN ne quitta jamais SA MAJESTE'. Ce jeune Prince, bien loin d'être étonné du bruit horrible du Canon & de la Moufqueterie, marqua au contraire la contenance la plus assurée; & plein d'ardeur & de courage, il se feroit mis volontiers dans la mêlée, si on le lui eût permis. Il mit même brusquement l'épée à la main pour rallier quelques Troupes, & il vouloit absolument charger à la tête de la Maison du Roi. Dieu le conserve, Madame; mais voilà un digne rejetton du sang de Bourbon, & de grandes & estimables qualités dans d'Héritier présomptif de la Couronne.

Tous les Seigneurs qui étoient auprès de SA MAJESTE', ont

marqué la valeur la plus distinguée dans l'exécution des ordres du Roi pendant la Bataille; & ils ont tous donné, à la tête des différentes Troupes auxquelles ils étoient envoyés. Je rends la justice aux Ennemis, qu'ils se sont aussi bien battus. Leurs attaques ont été vives & pleines de courage; leurs manœuvres belles & tous leurs mouvemens bien conduits. Mais ils ont été défaits, que rien n'y a manqué; & il faut bien, Madame, que cela fût écrit dans quelques-uns des Livres de la Providence, que *l'Epilogueur* d'Amsterdam n'a point, car aussi-bien il seroit trop en Bibliothèque, s'il les avoit tous.

M. le Maréchal de Saxe, Général de l'Armée, a donné dans cette Bataille de grandes marques de ce courage, de cette netteté

d'esprit & de cette capacité que tout le monde lui connoît, & qui lui ont acquis une si belle réputation en Europe. Il fut pendant toute l'Action à cheval, quoique incommodé, & donna ses ordres par tout, où le besoin le demandoit, pour faire manœuvrer les Troupes. M. le Marêchal de Noailles, qui étoit arrivé depuis deux jours à l'Armée, y servit très-utilement dans cette journée. Il concourut en plusieurs tems à l'exécution des sages dispositions que M. le Marêchal de Saxe avoit faites, & donna sur tout son attention à tout ce qui pouvoit avoir rapport à la sureté de la personne du Roi, & de celle de Monseigneur LE DAUPHIN, qui furent plus d'une fois très exposés.

Nos blessés & ceux des Ennemis ont été portés à Lille, à
Douay,

Douay , à Condé & à Valenciennes. Le Roi a expressément ordonné que les blessés des Ennemis fussent traités avec le même soin , que ceux de ses propres Troupes. Je ne sçauois dire assez de bien de M. de Séchelle , Intendant de Flandres & de l'Armée : il n'a rien laissé à desirer , ni pour les choses nécessaires , ni pour le bon ordre des Hôpitaux. Les Habitans de Lille se sont distingués dans cette occasion. Ils alloient en foule aux Hôpitaux à mesure que les blessés y arrivoient , & y portoient avec tant d'abondance du linge , du vin , de la viande & les autres secours de toute espèce , dont on pouvoit avoir besoin , qu'on a été obligé de mettre des bornes à leur charitable zèle par des défenses , & de poser même des Sentinelles aux portes des Hôpitaux , afin que le

Soldat blessé ne périt point par l'abus de trop de nourriture.

Je joins ici une Liste des morts & des blessés des deux Armées.

Je vous demande pardon, Madame, d'une si longue Lettre. Mais vous m'avez fait l'honneur de me demander du détail, & mon premier devoir sera toujours de vous obéir, aux risques même dans cette occasion de vous ennuyer. Je suis, &c.

*Au Camp devant Tournay le 20 May
1745.*

*Officiers principaux de l'Armée du
Roi, qui ont été tués ou blessés à
la Bataille de Fontenoy.*

M. le Duc de Gramont, Lieutenant Général & Colonel des Gardes Françaises, tué.

M. du Brocard, Maréchal de Camp, & commandant l'Artillerie, tué.

Mylord Dillon, Brigadier & Colonel d'un Régiment d'Infanterie irlandaise, tué.

M. le Marquis de Beauveau, Colonel du Régiment du Haynault, tué.

M. le Chevalier de Suzy, Ayde-Major de la Compagnie de Noailles des Gardes du Corps, tué.

M. le Chevalier de Saumery, Maréchal de Camp, & Enseigne de la Compagnie de Villeroy des Gardes du Corps, mort de ses blessures.

M. le Marquis de Lutteaux, Lieutenant Général, mort de ses blessures.

M. le Chevalier d'Apcher, Lieutenant Général, blessé.

M. le Duc d'Avré, Brigadier &

(116)

Colonel du Régiment de la Couronne, blessé.

M. le Marquis de Crenay, Brigadier & Mestre de Camp du Régiment de Penthiève, blessé.

On ne met point ici les Capitaines & Officiers subalternes, qui ont été tués ou blessés.

*Extrait d'une Lettre de Bruges du
19 May, contenant la Liste
des Officiers Anglois, tués ou
blessés.*

Officiers Généraux tués.

Ligonier,
Ponsonby,
Wade,
Campbell, mort de ses blessures.

Colonels tués.

Gée,
Montagu,
D'Alway,
Barefley,
Kettel,

Capitaines aux Gardes tués.

Douglas,
Dillet,
Carpenter,
Withmore,
Neidam.

Officiers Généraux blessés.

Milord Albemarle,
Milord Cathcart,
Milord Penbrock,
Milord Charles Hey,
Le Lord Ancram,
Le Comte de Grafford,

Scaville ,
 Robert Maméers ,
 Robert Berty ,
 Sabine , &c.

Et quantité de Lieutenans Co-
 lonels , de Capitaines & de Subal-
 ternes , tués ou blessés.

Officiers Hollandois tués.

Le Brigadier Salis ,
 Le Colonel de Vassenaar ,
 Le Colonel Van Hissel ,
 Le Major Turler ,
 Le Major Van Collen ,
 Le Major Enderly ,
 M. de Léeuw ,
 M. Schul ,
 M. Schoon ,
 M. Buddenbrock ,
 M. Massau ,
 M. Iddenga ,
 M. Van Breugel ,
 Le Baron de Linden de Blietserf-

(119)

wick , Colonel , mort de ses
blessures.

Le Baron de Colben , mort de ses
blessures , &c.

Officiers Hollandois blessés.

Le Brigadier Van Efferen ,
Le Colonel Voorst ,
Le Colonel Héémstra ,
Le Lieutenant Colonel Rhodt ,
Le Major Géérsma ,
M. Van Dam ,
M. Van Goens , &c.

F I N.

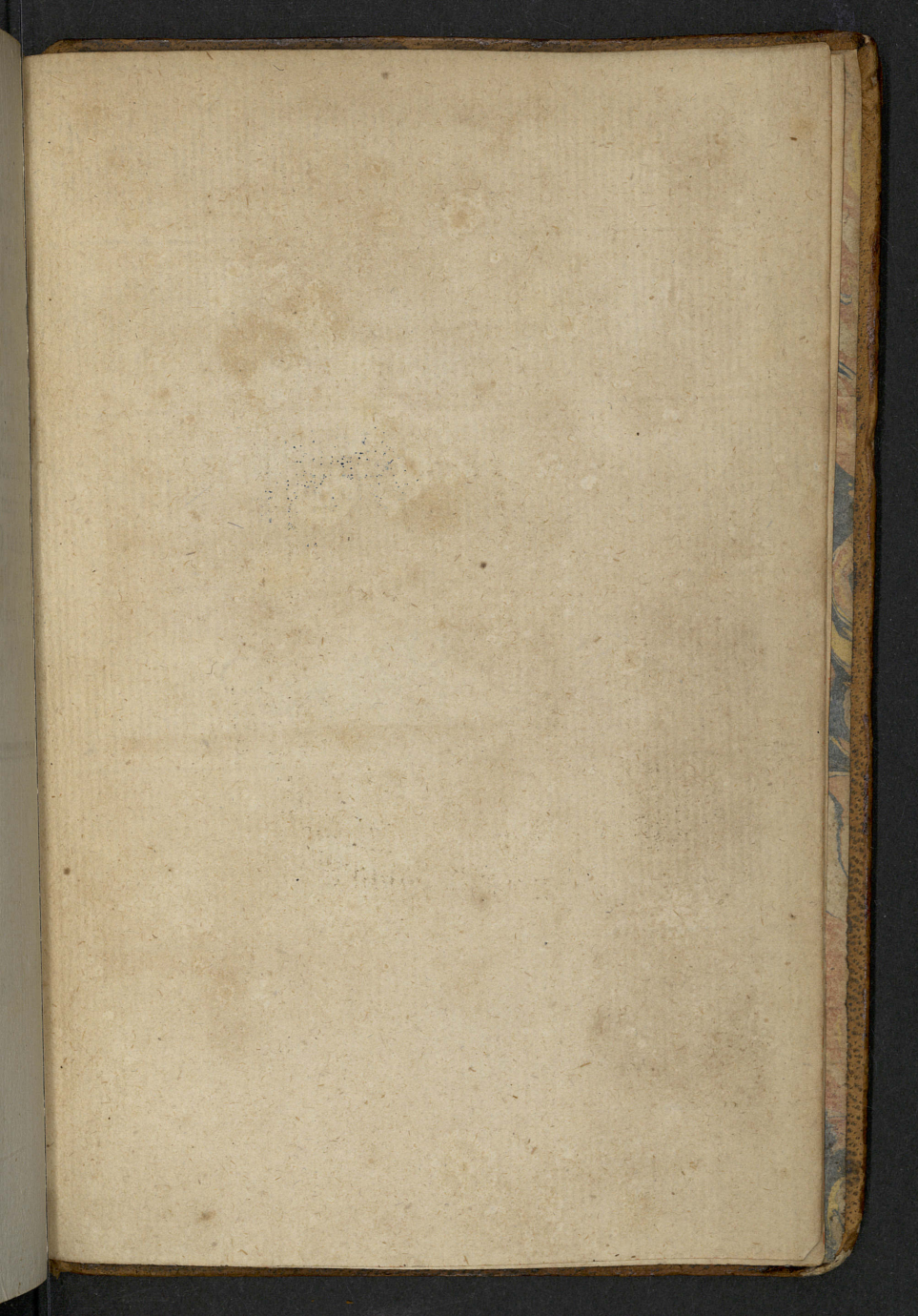
(116)
vix, Colens, mort de ses
poches.
Le Baron de Colles, mort de ses
poches, etc.

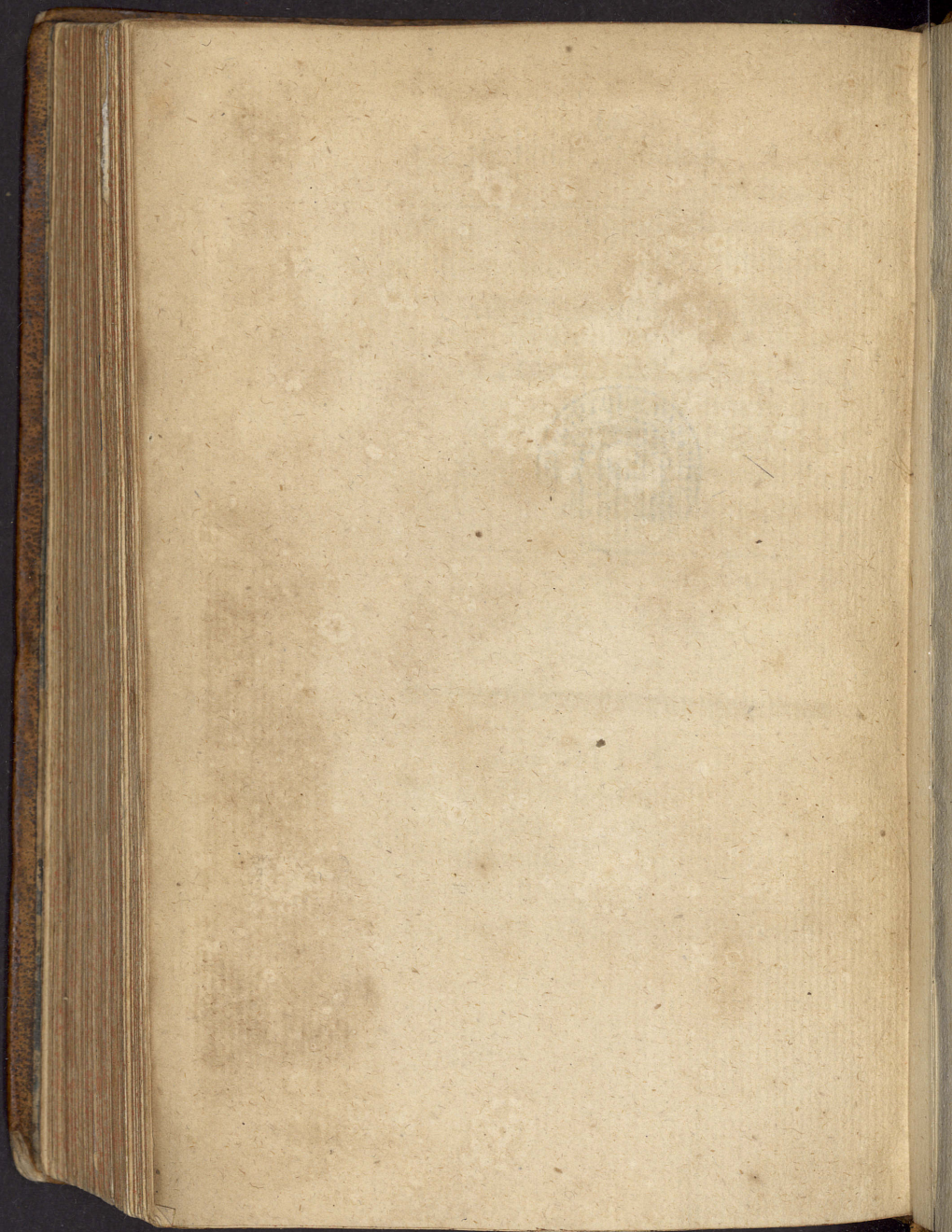
Officier, Lieutenant Hoffe.
Le Brigadier Van Lichten,
Le Colonel
Le Colonel
Le Lieutenant
Le Major
M. Van D
M. Van Gosen, etc.

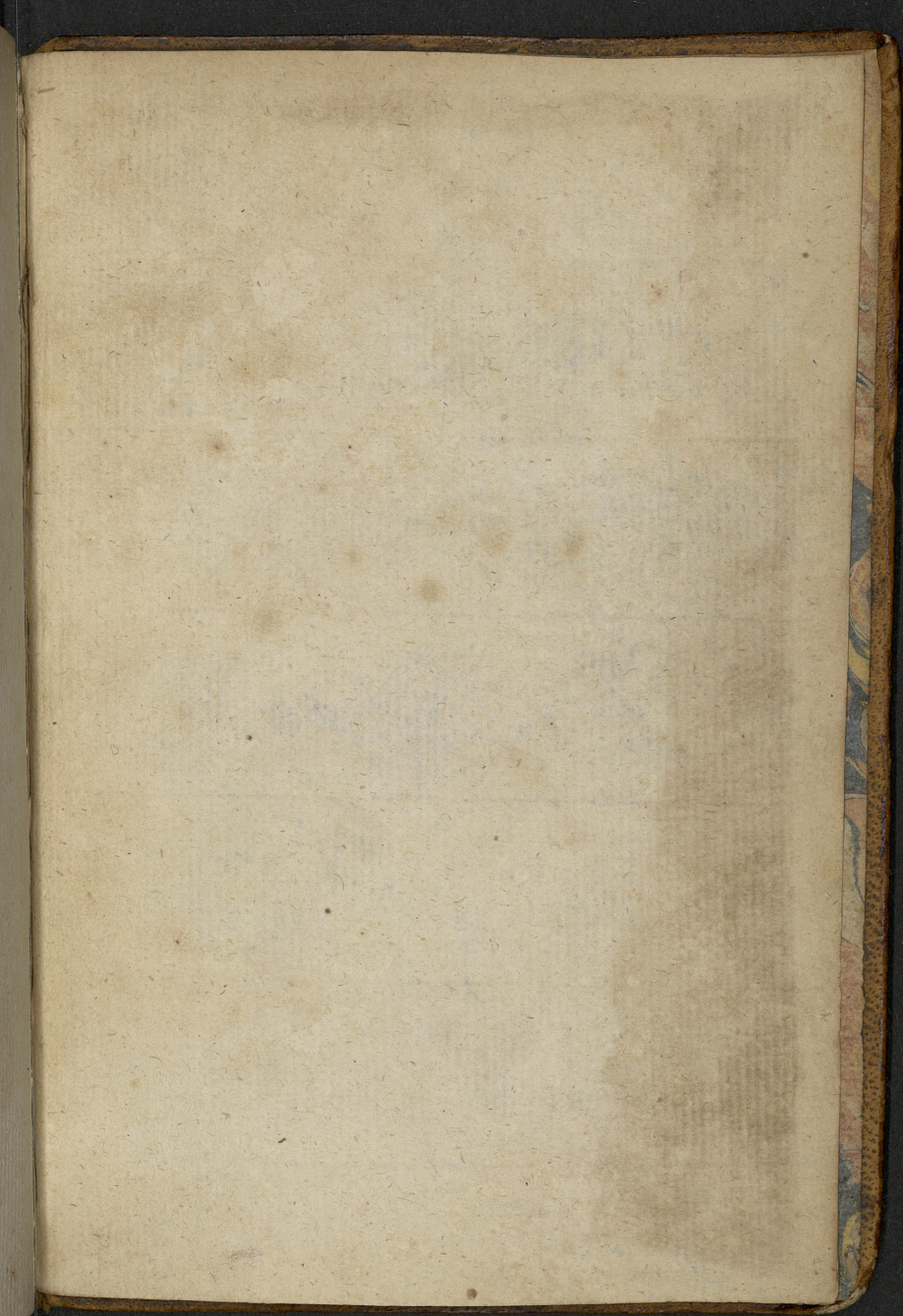


Le Colonel
Le Colonel

F. I. N.
Utrecht
1711

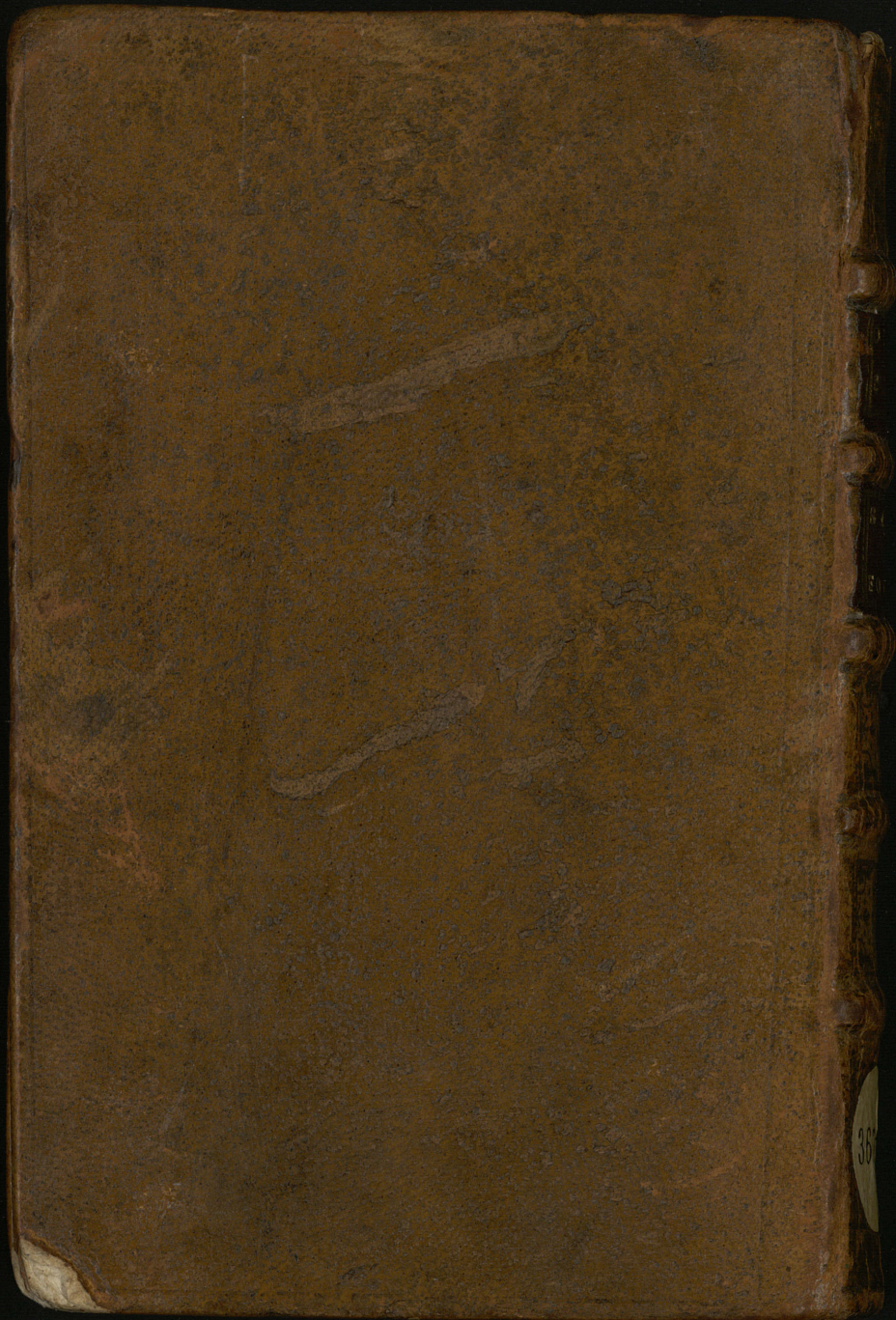












36

